OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE,

De l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Qui contient

LES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS. LE JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DEUX PARTIES DES DIALOGUES DES MORTS.

LES ENTRETIENS SUR LA PLURALITE' DES MONDES:

ET

L'HISTOIRE DES ORACLES.

1

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS,

Par M. DE FONTENELLE,

de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A LONDRES,

Aux dépens de PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands Libraires, chez qui l'on trouve un assortiment général de toute sorte de Musique.

M. DCC. XVI.

A LUCIEN, AUX CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il est bien juste qu'aprés avoir pris une idée qui vous apartient, je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'auteur dont on a tiré le plus de secours dans un Livre, est le vrai Héros de l'Epître Dédicatoire ; c'est lui dont on peut publier les loüanges avec sincérité, & qu'on doit choisir pour protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur vôtre Plan ; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage, si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'esperer que le dessein qui est de vous, fera passer les choses qui sont de moi, & j'ose vous dire que si par hazard mes Dialogues avoient un peu de succez, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puisqu'on verroit que cette idée est assés agreable, pour n'avoir pas besoin d'être bien executée. J'ai fait tant de fond sur elle, que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai suprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous aiez épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en

mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les Vieillards dont ils se croioient heritiers, & à qui ils faisoient la cour! Mais après tout, puisque vous aviez inventé ce dessein, il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ai fait moraliser tous mes morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler: des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut supposer que les Morts sont Gens de grande reflexion, tant à cause de leur experience, que de leur loisir; & on doit croire pour leur honneur, qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent mieux que nous des choses d'ici haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifference & plus de tranquilité, & ils veulent bien en raisonner, parce qu'ils y prennent un reste d'interêt. Vous avez fait la plûpart de leurs Dialogues si courts, qu'il paroît que vous n'avez pas crû qu'ils fussent de grands parleurs, & je suis entré aisément dans vôtre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit, ils doivent voir bien-tost le bout de toutes les matieres. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairez, pour convenir de tout les uns avec les autres & par consequent pour ne se parler presque jamais; car il me semble qu'il n'apartient de disputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la verité; de même qu'il n'apartient qu'à des Aveugles qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entreheurter dans un chemin. Mais on ne pourroit

pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caracteres, jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens oposez. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en sçauroit revenir. Ainsi je me suis ataché à rendre les Morts reconnoissables, du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en suposer quelques-uns, & peut-être aussi quelques-unes des Avantures que vous leur attribuez; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilege. L'Histoire me fournissoit assez de veritables Morts, & d'Avantures veritables, pour me dispenser d'emprunter aucun secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que des Morts parlent de ce qui s'est passé long-tems aprés eux, vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, vous connoissez la France sur une infinité de raports qu'on vous en a faits, & que vous sçavez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout vostre illustre Traducteur, qui vous a si bien fait parler nostre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre vostre stile comme ce grand Homme le prit, & attraper dans ses expressions cette simplicité fine, & cet enjoüement naïf, qui sont si propres pour le Dialogue! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité; je ne veux que celle d'avoir bien sçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modele que vous.

AVERTISSEMENT.

LE ſuccez de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux ci, & dont j'avois déja quelques ébauches. J'ai trouvé tout le monde perſuadé que la matiere n'étoit pas épuiſée, & qu'elle pouvoit encore me fournir ſans peine, autant qu'elle m'a fourni. J'ai pris du tems pour la ſeconde Partie, afin de tâcher à la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la premiere, m'a donné preſque autant de crainte que de courage.





DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINÉ.

VOus pouvez le sçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les Murailles de Thébes, que vous aviez ruinées, pourveu que l'on y mît cette Inscription: *Alexandre le Grand avoit abatu ces murailles, mais la Courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand peur que les Siecles à venir n'ignorassent quel Métier vous aviez fait ?

PHRI. J'y avois excellé & toutes les Personnes extraodinaires dans quelque Profession que ce puisse être, ont la folie des Monumens & des inscriptions.

ALE. Il est vrai que Rhodope l'avoit déja euë avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses Pyramides

d'Egipte qui sont encore sur pied ; & je me souviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoises, qui prétendoient avoir esté fort aimables, ces Ombres se mirent à pleurer, en disant que dans le Païs, & dans le Siecle où elles venoient de vivre, les Belles ne faisoient plus d'assez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moy, j'avois cet avantage par dessus Rhodope, qu'en rétablissant les Murailles de Thebes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviez esté le plus grand Conquerant du monde, & que ie faisois voir que ma beauté avoit pû reparer les ravages que vôtre valeur avoit faits.

ALE. Voila deux choses qui assurément n'estoient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous sçavez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries.

PHRI. Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir desolé la meilleure partie de l'Univers ? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée : Il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illustre Conquerant.

PHRI. Et moi, une aimable Conquerante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la Valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tous Païs ; & les Rois mêmes, ni les Conquerans, n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, vôtre Pere Philipe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi, cependant vous ne putes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'Orateur Démosthene, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux ; Et une autre Phriné que

moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une cauſe fort importante, ſon Avocat qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & auſſi tôt à la veuë des beautez qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne pût pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur; & que les atraits d'une belle Perſonne corompirent en un moment tout le ſevere Aréopage.

Ale. Quoi que vous ayez appellé encore une Phriné à vôtre ſecours je ne croi pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grand pitié ſi.

Phri. Je ſçai ce que vous m'allez dire. La Grece, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant, ſi je retranchois de vôtre gloire ce qui ne vous en apprtient pas, ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en eſt deuë, croyez-vous que vous n'y perdiſſiez guere? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle même. Croyez moi, c'eſt une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

Ale. Il a paru que vous en avez été bien perſuadée. Mais penſez-vous que ce Perſonage s'étende auſſi loin que vous l'avez pouſſé?

Phri. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avouë que j'ay extrémement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avez auſſi outré celui de Grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conqueſtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire; mais d'en

avoir assez pour rebâtir les Murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté si vous n'eussiez fait que conquerir la Grece, les Isles voisines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, & vous en composer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable; mais de courir toûjours, sans sçavoir où, & de prendre toûjours des Villes, sans sçavoir pourquoi, & d'executer toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plû à beaucoup de personnes bien sensées.

ALE. Que ces Personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caracteres les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olimpiques ?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit jusque sur la Ville de Crotone ma Patrie, d'où sont sortis une infinité de braves Athletes. Au contraire, ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais.

mais par la molleſſe de ſes Habitans,qui avoient banni les Coqs,de peur d'en être éveillez,& qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas,pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN Tu te mocques des Sibarites,mais toi, Crotoniate groſſier crois-tu que ſe vanter de porter un Bœuf,ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup ?

MI.Et toi,crois-tu avoir reſſemblé à un Homme, quand tu t'es plains d'avoir paſſé une nuit ſans dormir,à cauſe que parmi les fueilles de Roſes,dont ton Lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux ?

SMIN.Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI.Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le paruſt pas ?

SMIN. Quoi . n'as-tu jamais vû quelque Amant,qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe,à qui il a rendu des ſervices ſignalez, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur, par la crainte qu'il a que la recõnoiſſance n'agiſſe dans le cœur de la Belle,plus que l'inclination.

MI. Non, je n'en ai jamais veu. Mais quand cela ſeroit.

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuſe, ſe trouvât peu ſatisfait de ſes triomphes,parce que la Fortune y auroit eu plus de part que ſa valeur ni ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient reüſſi ſur des meſures fauſſes & mal priſes.

MI Non,je n'en ai point entendu parler.Mais encore une fois,qu'en veux-tu conclure?

SMIN.Que cet Amant, & ce Conquerant, &

generalement presque tous les hommes, quoique couchez sur des Fleurs ne sçauroient dormir, s'il y en a une seule feüille pliée en deux Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des Lits de Roses, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étenduës, & qu'aucune ne se plie, cependant le ply d'une seule suffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne suis pas fort sçavant sur ces matieres-là; mais il me semble que toi, & l'Amant, & le Conquerant que tu suposes, & tout tant que vous estes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats ?

SMIN. Ah, Milon, les Gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi, mais ce sont des Sibarites encore plus raffinez que je n'étois.

MI. Je voi bien ce que c'est. Les Gens d'esprit ont assurement plus de plaisirs qu'il ne leur en faut; & ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien estre sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux, & sur ce pied-là je trouve qu'ils ont raison.

SMIN. Ce n'est point du tout cela. Les Gens d'esprit n'ont point plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

MI. Ils sont donc fous, de s'amuser à être si délicats.

SMIN. Voila le malheur. La délicatesse est tout-à fait digne des Hommes; elle n'est produite que par les bonnes qualitez & de l'esprit, & du cœur; on se sçait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquerir quand on n'en a pas; cependant la délicatesse diminuë le nombre des plaisirs, & on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne sont point

trop vifs. Que les Hommes sont à plaindre! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agreables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HElas! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse! Vous sçavez comme j'ai vécu. Je gardai une fidelité si exacte à mon premier Mari que je me brûlai toute vive, plûtôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pû être à couvert de la médisance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile, de changer une Prude aussi severe que moi, en une jeune Coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger dés le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la verité, le Bucher où je fus consumée, m'est demeuré. Mais devinez pourquoi je m'y jette? Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage c'est que je suis au desespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des consequences tres-dangereuses. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veüillent se bruler par fidelité conjugale, si aprés leur mort un Poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être vôtre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t'il demêlé dans vôtre vie quelque intrigue que vous esperiez qui ne

seroit pas connuë. Que sçait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de vôtre Bucher.

Di. Si la galanterie que Virgile m'attribuë, avoit quelque vrai-semblance, je consentirois que l'on me soupçonnât ; mais il me donne pour Amant, Enée, un Homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fusse au monde.

Stra. Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant, Enée & vous, vous paroissiez extrémement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner vôtre Patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des Païs étrangers; il étoit Veuf, vous étiez Veuve, voila bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cens ans aprés lui; mais Virgile a veu tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous separoient, n'étoient pas une affaire.

Di. Quel raisonnement est-ce là? Quoi trois cens ans ne sont pas toûjours trois cens ans, & malgré cet obstacle, deux personnes peuvent se rencontrer, & s'aimer ?

Stra. Oh! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit Homme du monde. Il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger sur l'aparence, & que ceux qui en ont le moins, sont bien souvent les plus vrais.

Di. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma reputation, pour mettre ce beau mystere dans ses Ouvrages.

Stra Mais quoi ? vous a-t-il tournée en ridicule? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes ?

Di. Rien moins Il m'a recité ici son Poëme & tout le morceau où il me fait paroître, est assu-

rément divin, à la médisance prés. J'y suis belle, j'y dis de tres belles choses sur ma passion prétendue; & si Virgile étoit oblige à me recônoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

STRA. Dequoi vous plaignez-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas euë, voilà un grand malheur! Mais en recompense on vous donne de la beauté & de l'esprit, que vous n'aviez peut être pas.

DI. Quelle consolation?

STRA. Je ne sçai comment vous êtes faite, mais la plûpart des Femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu, que de leur esprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon Mari, fut malcontent de moi; & pour se vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son Tableau, & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets, zelez pour ma gloire, vouloient brûler ce Tableau publiquement, mais comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoi que les atitudes qu'on m'y donnoit, ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fit revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela seroit bon, si le premier merite d'une Femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier merite; mais dans l'usage ordinaire, la premiere question qu'on fait sur une Femme que l'on ne connoist point, c'est, *est elle belle*? La seconde, *a-t-elle de l'esprit*? Il arrive rarement qu'on fasse une troisiéme question.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'eusse jamais crû qu'un Faiseur de Chansonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande reputation que moi.

ANACREON. Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe, mais moi, avec mes Chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appellé le sage Anaçreon, & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité là ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la meriter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux, & la merveille est, qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les Questions épineuses de la Dialectique? Combien avez-vous composé de gros Volumes sur des matieres obscures, que vous n'entendez peut-être pas bien vous-même?

ARI. J'avouë que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il faloit être bien habile pour trouver moyen d'acquerir plus de gloire avec vostre Lut & vostre Bouteille, que les plus Grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous pretendez railler; mais je vous- ûtiës qu'il est plus difficile de boire & de chan- r, comme j'ai chanté,& comme j'ai bû,que de ilosopher comme vous avez philosophé. Pour ianter & pour boire comme nous, il faudroit oir dégagé son ame des passions violentes,n'a- irer plus à ce qui ne dépend pas de nous,s'être sposé à prendre toûjours le tems comme il vie- oit,enfin il y auroit auparavant bien des peti- chofes à regler chez soi;& quoi qu'il n'y ait s grande Dialectique à tout cela,on a pourtant la peine à en venir à bout. Mais on peut à oins de frais philosopher comme vous avez it.On n'est point obligé à se guerir ni de l'am- ion,ni de l'avarice;on se fait une entrée agrea- à la Cour du grand Alexandre;on s'attire des esens de cinq cens mille Ecus,que l'on n'em- oye pas entierement en experiences de Physi- e selon l'intention du Donateur;& en un mot te sorte de Philosophie mene à des choses as- opposées à la Philosophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici bas bien médisances de moi;mais aprés tout, l'Hom- n'est Homme que par la raison, & rien n'est is beau que d'apprendre aux autres comment s'en doivent servir à étudier la Nature, & à velöper toutes ces Enigmes qu'elle nous pro- fe.

ANA. Voila comme les Hommes renversent sage de tout. La Philosophie est en elle même chose admirable, & qui leur peut être fort le;mais parce qu'elle les incommoderoit, si se mêloit de leurs affaires,& si elle demeuroit orés d'eux à regler leurs passions ; ils l'ont en- yée dans le Ciel arranger des Planetes, & en surer les mouvemens, ou bien ils la prome-

nent sur la terre pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toûjours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'éteindre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des Causes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANA. La Philosophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure? Helas presque personne. On a donc dispensé les philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes, ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les Speculations; mais je suis sûr, qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup de Livres qui font profession d'en parler, que dans quelques unes de ces Chansonnettes que vous méprisez tant, dans celle ci par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renvoyerois bien vite,
En lui donnant mon trésor.
Mais si la Parque severe
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus necessaire;
L'amour & la bonne chere
Partageront mon souci.

ARI. Si vous ne voulez appeller Philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes

uvrages de morale des choses qui valent bien
ıtre Chanson ; car enfin cette obscurité qu'on
'a reprochée, & qui se trouve peut-être dans
ielques-uns de mes Livres, ne se trouve nulle-
ent dans ce que j'ai écrit sur cette matiere ; &
ut le monde a avoüé qu'il n'y avoit rien de
us beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des
.ssions.

ANA. Quel abus! Il n'est pas question de défi-
r les passions avec méthode, comme on dit
ıe vous avés fait, mais de les vaincre. Les Hom-
es donnent volontiers à la Philosophie leurs
aux à considerer, mais non pas à guerir; & ils
ıt trouvé le secret de faire une Morale qui ne
s touche pas de plus prés que l'Astronomie.
eut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens,
ıi pour de l'argent, préchent le mépris des ri-
ıesses, & des Poltrons qui se battent sur la dé-
ıition du Magnanime ?

)IALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE.

N verité toutes les Fables que vous venez de
me reciter, ne peuvent être assez admirées. Il
ıut que vous ayez beaucoup d'art pour dégui-
r ainsi en petits Contes, les instructions les plus
nportantes que la Morale puisse donner, & pour
ouvrir vos pensées sous des images aussi justes.
: aussi familieres que celles là.

ESOPE. Il m'est bien doux d'être loüé sur

cet Art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Ho. Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

Eso. Quoi, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mysteres dans vos Ouvrages?

Ho. Helas! point du tout.

Eso. Cependant tous les Sçavans de mon tems le disoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odissée, à quoi ils ne donnassent des Allegories les plus belles du monde. Ils soûtenoient que tous les secrets de la Theologie, de la Physique, de la Marole, & des Mathématiques même, étoiét renfermez dans ce que vous aviez écrit. Veritablement il y avoit quelque difficulté à les déveloper; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique; mais à cela prés, ils convenoient que vous aviez tout sçeu, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Ho. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre finesse, où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophetiser des choses éloignées en attendant l'évenement, il n'est rien tel aussi que de débiter des Fables, en attendant l'Allegorie.

Eso. Il faloit que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos Lecteurs du soin de mettre des Allegories dans vos Poëmes. Où en eussiez vous été, si on les eût pris au pié de la Lettre?

Ho Hé bien, ce n'eust pas esté un grand malheur.

Eso. Quoi? ces Dieux qui s'estropient les uns les autres; ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une Assemblée de Divinitez menace *l'Auguste* Junon de l'abattre; ce Mars, qui étant blessé par Diomede, crie dites vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un seul, (car au

:u de mettre tous les Grecs en pieces,il s'amu-
à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) tout
:la eût été bon sans Allegorie.
Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginez que
:sprit humain ne cherche que le vrai ; dé-
ompez-vous. L'esprit humain, & le faux sim-
atisent extrêmement. Si vous avez la verité
dire, vous ferez fort bien de l'enveloper dans
's Fables,elle en plaira beaucoup plus. Si vous
)ulez dire des Fables,elles pourront bien plaire
ns contenir aucune verité Ainsi le vrai a besoin
emprunter la figure du faux pour être agrea-
ement receu dans l'esprit humain;mais le faux
:ntre bien sous sa propre figure ; car c'est le
:u de sa naissance & de sa demeure ordinaire,&
vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus.
uand je me fusse tué à imaginer des Fables
legoriques, il eust bien pû arriver que la plû-
:rt des Gens auroient pris la Fable comme
)e chose qui n'eust point trop été hors d'apa-
nce, & auroient laissé-là l'Allegorie;& en ef-
t,vous devez sçavoir que mes Dieux,tels qu'-
: sont,& tous mysteres à part, n'ont point esté
)uvez ridicules.
Eso.Cela me fait trembler.Je crains furieuse-
ent que l'on ne croye que les Bêtes ayent parlé
mme elles font dans mes Apologues.
Ho.Voila une plaisante peur.
Eso.Hé quoi,si l'on a bien crû que les Dieux
ent pû tenir les discours que vous leur avez
it tenir, pourquoi ne croira t-on pas que les
tes ayent parlé de la maniere dont je les ai fait
rler.
Ho Ah!ce n'est pas la même chose.Les Hom-
:s veulent bien que les Dieux,soient aussi foux
:'eux ; mais ils ne veulent pas que les Bêtes
ient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUisque vous voulez sçavoir mon avanture, la voici L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier; & pour mieux choisir une Imperatrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à pretendre au Thrône se trouvassent à Constantinople. Dieu sçait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de ieunesse, avec des yeux tres-vifs, & un air assez agreable & assez fin je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'Assemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les visages les unes des autres; & je remarquai avec plaisir que mes Rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles sans rien dire ; mais quand il vint à moi, mes yeux me servirent bien & ils l'arresterent. *En verité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, *les Femmes sont bien dangereuses, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'estoit question que d'avoir au peu d'esprit, & que j'étois Imperatrice; & dans le trouble d'esperance & de joie où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En recompense, Seigneur, les Femmes peuvet faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser. AT

AT. Il faloit que cet Empereur-là fût d'un ca-
tere bien étrange, pour craindre tant l'esprit,&
'il ne s'y connût guére, pour croire que vôtre
onse en marquât beaucoup;car franchement,
e n'est pas trop bonne , & vous n'avez pas
nd' chose à vous reprocher.
CA. Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a
t Imperatrice;& moi la seule aparence de l'es-
t m'a empêchée de l'être. Vous sçaviez même
ore la Philosophie, ce qui est bien pis que d'a-
r de l'esprit; & avec tout cela vous ne laissâ-
pas d'épouser Theodose le jeune
AT. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple
nme le vôtre,j'eusse eu grand' peur. Mon Pere
és avoir fait de moi une Fille fort sçavante &
t spirituelle, me desherita, tant il se tenoit sûr
avec ma science & mon bel esprit, je ne pou-
s manquer de faire fortune , & à dire le vrai,
le croyois comme lui. Mais je voi presente-
nt que je courois un grand hazard, & qu'il
toit pas impossible que je demeurasse sans
un bien , & avec la seule Philosophie en par-
e.
CA. Non assurément ; mais par bonheur
r vous , mon avanture n'etoit pas encore
vée. Il seroit assez plaisant que dans une
asion pareille à celle où je me trouvai, quel-
autre qui sçauroit mon Histoire,& qui vou-
it en profiter, eût la finesse de ne laisser point
r d'esprit , & qu'on se moquât d'elle.
AT Je ne voudrois pas répondre que cela lui
ssist , si elle avoit un dessein : mais bien sou-
t on fait par hazard des plus heureuses
ises du monde. N'avez-vous pas oui parler
n Peintre qui avoit si bien peint des Grapes
Raisin , que des oiseaux s'y trompetent , &

les vinrent becqueter? Jugez quelle reputation cela lui donna. Mais les Raisins étoient portez dans le Tableau par un petit Païsan : on disoit au Peintre, qu'à la verité il faloit qu'ils fussent bien faits, puis qu'ils attiroient les oiseaux; mais qu'il faloit aussi que le petit Païsan fût bien mal fait, puisque les Oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant si le Peintre ne se fût pas oublié dans le Petit Païsan, les Raisins n'eussent pas eu ce succez prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En verité: quoi qu'on fasse dans le monde, on ne sçait ce que l'on fait, & aprés l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été necessaire. Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succés differens aux mêmes choses, afin de se moquer toûjours de la raison humaine, qui ne peut avoir de regle assurée.



)IALOGUES
DES
ORTS ANCIENS
AVEC
DES MODERNES.

IALOGUE III.

AUGUSTE,
PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

Uy, je fus bel esprit dans mon siecle, & je fis auprés des Princes une fortune assez :derable.

JGUSTE. Vous composastes donc bien des rages pour eux?

ARE. Point-du-tout. J'avois Pension de tous ³rinces de l'Europe, & cela n'eût pas pû si je me fusse amusé à loüer. Ils étoient uerre les uns avec les autres; quand les ›atoient, les autres étoient batus; il n'y pas moyen de leur chanter à tous leurs ɪges.

AU. Que faisiez vous donc ?

P. ARE. Je faisois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégerique, mais ils entroient bien tous dans une Satire J'avois si bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sureté. L'Empereur Charles V. dont assurement vous avez entendu parler ici bas, s'etant allé faire battre fort mal-à-propos, vers les Côtes d'Afrique, m'envoya aussi tôt une assez belle Chaine d'or. Je la receus, & la regardant tristement ; *Ah c'est là bien peu de chose*, m'écriay-je, *pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite*.

AU. Vous aviez trouvé une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas sujet de concevoir l'esperance d'une merveilleuse fortune, en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui? C'est un bon fonds, & qui rapporte toûjours bien.

AU. Quoi que vous en puissiez dire, le metier de louër est plus sûr, & par consequent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous? je n'étois pas assez impudent pour louër.

AU. Et vous l'êtiez bien assez pour faire des Satires sur les Testes couronnées?

P. ARE. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satires il n'est pas toûjours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut en quelque sorte mépriser ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit-il vous dire, qu'on ignoroit quel parti vous prendriez

rmi les Dieux, & que c'étoit une chose incer-
ine, si vous vous chargeriez du soin des
faires de la Terre, ou si vous vous feriez Dieu
arin; en épousant une fille de Thétis, qui au-
it volontiers acheté de toutes ses eaux, l'hon-
ur de vôtre alliance; ou enfin si vous vou-
iez vous loger dans le Ciel, auprés du Scorpion
i tenoit la place de deux Signes, & qui en vô-
: consideration se seroit mis plus à l'étroit?

Au. Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce
nt-là. Quand on est loüé, on ne prend pas
loüanges avec tant de rigueur; on aide à la
tre; & la pudeur de ceux qui les donnent, est
n soulagée par l'amour propre de ceux à qui
s s'addressent. Souvent on croit meriter des
ianges qu'on ne reçoit pas; & comment croi-
t-on ne meriter pas celles qu'on reçoit.

?. Arz. Vous esperiez donc sur la parole de
giie, que vous épouseriez une Nymphe de la
r, ou que vous auriez un apartement dans le
diaque?

Au. Non, non. De ces sortes de loüanges-là,
en rabat quelque chose, pour les réduire à
mesure un peu plus raisonnable; mais à la ve-
on n'en rabat guére, & on se fait à soi-mê-
bonne composition. Enfin de quelque manie-
outrée qu'on soit loüé, on en tirera toûjours
rofit de croire qu'on est au dessus de toutes les
anges ordinaires, & que par son merite on a
it ceux qui loüoient, à passer toutes les bo-
La vanité a bien des ressources.

. Are. Je voi bien qu'il ne faut faire aucune
culté de pousser les loüanges dans tous les
s; mais du moins pour celles qui sont con-
es les unes aux autres, comment a-t-on la
liesse de les donner aux Princes? Je gage par

exemple, que quand vous vous vangiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux selon toute vôtre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témerité de s'oposer à vous: mais qu'aussi tôt que vous aviez fait quelque action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vangeance, qu'une gloire barbare & inhumaine. on loüoit une partie de vôtre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit, *Choisissez de la severité, ou de la clemence, pour en faire le vrai caractere d'un Heros, mais aprés cela, tenez-vous en à votre choix.*

Au. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si prés? Il est avantageux aux Grands, que toutes les matieres soient problematiques pour la flaterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être louëz; & s'ils le font sur des choses oposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de merite.

P. Are. Mais quoi! Ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les Eloges dont on vous accabloit? Estoit-il besoin de raffiner beaucoup, pour s'apercevoir qu'ils étoient attachez à vôtre rang? Les loüanges ne distinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Heros qu'aux autres; mais la Posterité distingue les loüanges qu'on a données à differens Princes. Elle en confirme les unes, & déclare les autres de viles flateries.

Au. Vous conviendrez donc du moins que je meritois les loüanges que j'ai reçûes, puis qu'il est sûr que la posterité les a ratifiées par son Jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle; car elle s'est tellement accoûtumée

ne regarder comme le modelle des Princes
l'on les loüe d'ordinaire en me les comparant
souvent la comparaison me fait tort.

P. ARE. Consolez-vous, on ne vous donnera
us ce sujet de plainte. De la maniere dont tous
s Morts qui viennent ici, parlent de Loüis
IV. qui regne aujourd'hui en France, c'est lui
l'on regardera desormais comme le modelle des
inces, & je prevoi qu'à l'avenir on croira ne
s pouvoir loüer davantage, qu'en leur attribuant
lelque rapport avec ce grand Roi.

Au. Hé bien? Ne croyez-vous pas que ceux à
i s'adressera une exageration si forte, l'écoute-
nt avec plaisir.

P. ARE. Cela pourra être. On est si avide de
üanges, qu'on les a dispensées & de la justesse,
de la verité, & de tous les assaisonnemens
u'elles devroient avoir.

Au. Il paroît bien que vous voudriez exter-
iner les loüanges. S'il faloit n'en donner que
e bonnes, qui se mêleroit d'en donner?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient sans
terêt. Il n'apartient qu'à eux de loüer. D'où
ient que vôtre Virgile a si bien loüé Caton, en
isant qu'il preside à l'Assemblée des plus Gens
e bien, qui dans les Champs Elisées sont séparez
'avec les autres? C'est que Caton étoit mort:
Virgile qui n'esperoit rien de lui, ni de sa fa-
ille, ne lui a donné qu'un seul Vers, & a borné
é son Eloge à une pensée raisonnable. D'où vient
u'il vous a si mal loüé en tant de paroles, au
ommencement de ses Georgiques? Il avoit pen-
on de vous.

Au. J'ai donc perdu bien de l'argent en loüan-
ges?

P. ARE. J'en suis fâché. Que ne faisiez-vous

ce qu'a fait un de vos Succeſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprés, que l'on ne composât jamais de Vers pour lui ?

Au. Hélas ! Il avoit plus de raiſon que moi. Les vrayes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons euës toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément; mais il y a cette diférence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans; & moi, j'étois chantée par le mien.

Sapho. Hé bien ? cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

Lau. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſçai que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les Hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayez marqué à ceux que vous aimiez, tout ce que vous ſentiez pour eux, & que vous ayez en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le Perſonnage d'une Femme n'eſt pas de ſe défendre.

Sap. Entre-nous, j'en étois un peu fâchée, c'eſt une injuſtice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

Lau. Ne nous plaignons point, nôtre parti a

s avantages. Nous qui nous défendons, nous ous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui ous attaquent, ils ne sont pas toûjours vain- ueurs, quand ils le voudroient bien.

SAP. Vous ne dites pas que si les Hommes ous attaquent, ils suivent le penchant qu'ils ont nous attaquer, mais quand nous nous défen- ons, nous n'avons pas trop de penchant à nous éfendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaisir de oir par tant de douces attaques si longtems con- nuées, & redoublées si souvent, combien ils stiment la conqueste de vôtre cœur?

SAP. Et ne comptez-vous pour rien la peine de ésister à ces douces attaques? Ils en voyent le uccés avec plaisir dans tous les progrés qu'ils ont auprés de nous ; & nous, nous serions bien achées que nôtre résistance eût trop de succés.

LAU. Mais enfin, quoi qu'aprés tous leurs oins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur aites grace en reconnoissant qu'ils le sont. Vous e pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent as de vous tenir compte de ce que vous ne vous éfendez plus.

SAP. Ah! cela n'empêche pas que ce qui est ne victoire pour eux, ne soit toûjours une espe- e de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le laisir d'être aimez que celui de triompher de la Personne qui les aime ; & les Amans heureux ne ont heureux, que parce qu'ils sont Conquerans.

LAU. Quoi? auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les Hommes?

SAPH. Et quel besoin y a-t-il que les uns at- taquent, & que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre, autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choses iroient trop vîte, & l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que seroit-ce si l'on étoit reçeu dés que l'on s'offriroit; que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire; toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plû; tous ces empressemens avec lesquels on cherche un moment heureux; enfin tout cet agreable mêlange de plaisirs & de peines, qu'on apelle amour? Rien ne seroit plus insipide, si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour soit une espece de combat j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien ne m'avez-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte elles les attaqueroient mieux.

LAU. Oui, mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe resiste, on veut qu'il resiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là nôtre caractere, & ce ne seroit peut-être pas celui des Hommes. Croyez moi, aprés qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont; & que la reforme qu'on pretendroit y apporter, gasteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Est donc vous, divin Socrate ! Que j'ai de joye de vous voir ! Je suis tout fraîchement :nu en ce Païs-ci, & dés mon arrivée, je me is mis à vous y chercher. Enfin aprés avoir mpli mon Livre de vôtre nom, & de vos élo-s, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre mment vous possediez cette si * *naïve*, dont les *lûres* étoient si naturelles, & qui n'avoit point :xemple, même dans les heureux siecles où us viviez.

SOCRATE. Je suis bien aise de voir un Mort i me paroît avoir été Philosophe: mais comme ıs êtes nouvellement venu de là haut, & qu'il long tems que je n'ai vû ici personne, (car me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup presse à rechercher ma comversation) trouvez ı que je vous demande des nouvelles. Com-ıt va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MON. Extrémement. Vous ne le reconnoîtriez

io. J'en suis ravi. Je m'étois toûjours bien té qu'il faloit qu'il devint meilleur & plus sa- ju'il n'étoit de mon tems.

MON. Que voulez-vous dire ? Il est plus fou, lus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le

* *Termes de Montaigne.*

changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à sçavoir de vous l'Histoire du tems que vous avez vû, & où regnoit tant de probité, & de droiture.

So. Et moi, je m'attendois au contraire, à apprendre des merveilles du siecle où vous venez de vivre. Quoi ? Les Hommes d'à present ne se son point corrigez des sottises de l'antiquité ?

Mon. Je croi que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familierement; mais sçachez qu.on a grand sujet d'en regreter les mœurs, & que de jour en jour, tout empire.

So. Cela se peut-il ? Il me semble que de mon tems les choses alloient déja bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raisonnable, & que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années.

Mon. Et les Hommes font-ils des experiences ? Ils sont faits comme des Oiseaux, qui se laissent toûjours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent-mille Oiseaux de leur espece. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie; & les sottises des Peres sont perduës pour les Enfans.

So. Mais pourquoi ne fait-on point d'experiences ? je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage, plus reglée que n'a été sa jeunesse.

Mon. Les Hommes de tous les siecles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi par tout où il y a des Hommes, il a des sottises, & les mêmes sottises.

So. Et sur ce pié là, comment voudriez-vous que les siecles de l'antiquité eussent mieux valu que le siecle d'aujourd'hui.

Mon.

MON. Ah! Socrate, Je sçavois bien que vous
iez une maniere particuliere de raisonner, &
envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez
faire, dans des argumens dont ils ne prévo-
ient pas la conclusion, que vous les ameniez
ı il vous plaisoit, & c'est ce que vous appelliez
re la Sage-femme de leurs pensées, & les faire
coucher. J'avouë que me voila accouché d'une
oposition toute contraire à celle que j'avançois
pendant je ne sçaurois encore me rendre. Il est
: qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigou-
uses* & *roides* de l'antiquité des Aristides, des
ocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il ? Est-ce que la Nature s'est
uisée, & qu'elle n'a plus la force de produire
s grandes Ames; & pourquoi ne se seroit-elle
core épuisée en rien, horsmis en Hommes rai-
ınables? Aucun de ses Ouvrages n'a encore dé-
ıeré : pourquoi n'y auroit-il que les Hommes
i degenerassent?

MON. C'est un point de fait, ils dégenerent. Il
ıble que la Nature nous ait autrefois montré
elques échantillons de grands hommes, pour
ıs persuader qu'elle en auroit sçu faire si elle
oit voulu & qu'ensuite elle ait fait tout le re-
avec assez de negligence.

So. Prenez garde à une chose. L'antiquité est
objet d'une espece particuliere, l'éloignement
grossir. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion
iclés, & moi, puisque vous voulez me met-
de ce nombre vous eussiez trouvé dans vôtre
le des Gens qui nous ressembloient. Ce qui
d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'anti-
té, c'est qu'on a du chagrin contre son siecle,
'antiquité en profite. On met les Anciens bien
ıt, pour abaisser ses Contemporains. Quand

nous vivions, nous estimions nos Ancestres plus qu'ils ne meritoient;& à present, nôtre Posterité nous estime plus que nous ne meritons, mais & nos Ancestres, & nous, & nostre Posterité, tout cela est bien égal, & je croi que le Spectacle du Monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil;car c'est toûjours la même chose.

MON. J'aurois crû que tout étoit en mouvement,que tout changeoit, & que les siecles differens avoient leurs differens caracteres comme les Hommes. En effet ne voit-on pas des siecles sçavans,& d'autres qui sont ignorans? N'en voit-on pas de naifs, & d'autres qui sont plus raffinez? N'en voit on pas de serieux & de badins,de polis & de grossiers?

So. Il est vrai.

MON. Et pourquoi dont n'y aura-t-il pas des siecles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So.Ce n'est pas une consequence. Les Habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse, ou la grossiereté,la science, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté,le genie serieux ou badin,ce ne sont là que les dehors de l'Homme & tout cela change; mais le cœur ne change point,& tout l'Homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siecle; mais la mode d'être sçavant peut venir,on est interessé, mais la mode d'être desinteressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans,la Nature en a peut être deux ou trois douzaines de raisonnable, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle

part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette distribution d'Hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siecles mieux partagez les uns que les autres.

SO. La nature agit toûjours avec beaucoup de regle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avez-vous ? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la maniere dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je pretendois avoir paru dans cette derniere action plus philosophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sureté, & de se tuer lui-même pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh! si vous examiniez de prés cette mort,

là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premierement, il y avoit si long-tems qu'il s'y preparoit, & il s'y étoit preparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troisiémement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point son Epée sous le chevet de son Lit; (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de là;) il appella pour la demander un de ses Esclaves, & lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents; ce qui est si vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. D'AU. J'avouë que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort Philosophique.

AD. Vous ne sçauriez croire quel bruit il fit sur cette Epée ôtée, & combien il reprocha à son Fils & à ses Domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liez. Enfin il les gronda tous de telle sorte, qu'il falut qu'ils sortissent de sa Chambre & le laissassent se tuer.

M. D'AU. Veritablement les choses pouvoient se passer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort; il n'y a rien de plus aisé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût diferé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je voi que vous vous connoissez en morts genereuses.

M. D'AU. Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette Epée à Caton, & que l'on se fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela seroit assez beau.

AD. Et le croyez-vous ; Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ses Valets ; on ne dort pas si aisement aprés un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir, car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Medecin, quoi qu'il fût sur le point de se tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté son Epée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses Amis, par une Promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa Chambre, que quand on lui apporta cetre épée, il devoit être fort tard ; d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois est tres-long ; & par consequent s'il dormit, il ne dormit guere. En verité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprés de ceux qui écoutoient à la porte de sa Chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas d'avoir toûjours dans le fond quelque chose de fort heroïque. Mais par où pouvez-vous pretendre que la vôtre l'emporte ? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans vôtre Lit, tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi ? n'est ce rien de remarquable que ces Vers que je fis presque en expirant ?

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sçache où tu vas ?

Tu pars seulette, & tremblotante. Helas?
Que deviendra ton humeur foliechonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop serieuse; mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle; & c'est en quoi je prétens que ma Philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fierement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. D'AU. Oüi, je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits Vers, en quoi consiste toute sa beauté.

AD. Voila comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles, plûtôt que de tomber entre les mains de son ennemi, ce n'est peut être pas au fond si grand chose; cependant un trait comme celui-là brille extrémement dans l'Histoire, & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement & se trouve en état de faire des Vers badins sur sa mort, c'est plus que ce qu'a fait Caton; mais cela n'a rien qui frape, & l'Histoire n'en tient presque pas de compte.

M. D'AU. Hélas! rien n'est plus vrai que ce que vous dites; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entiere; mais telle qu'elle est, elle est au dessus de la vôtre; qui est au-dessus de celle de Caton.

AD. Comment? que voulez-vous dire?

M D'AU. J'étois Fille d un Empereur. Je fus ncée à un Fils de Roi, & ce Prince aprés la ort de son Pere, me renvoya chez le mien, algré la promesse solemnelle qu'il avoit faite m'épouser. Ensuite on me fiança encore au s d'un autre Roi, & comme j'allois par mer uver cet Epoux, mon Vaisseau fut batu d'une ieuse tempête, qui mit ma vie en un danger s évident. Ce fut alors que je me composai oi même cette Epitaphe.

Cegyst Margot, la gentil Demoiselle,
Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.

A la verité, je n'en mourus pas, mais il ne it pas à moi. Concevez bien cette espece de ort-là, vous en serez satisfait. La fermeté de ton est outrée dans un genre, la vôtre dans un tre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, us étes trop badin, je suis raisonnable.

AD. Quoi ? vous me reprochez d'avoir trop u craint la mort.

M. D'AU. Oüi, Il n'y a pas d'apparence que n n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis re que vous vous fistes alors autant de violence ur badiner, que Caton pour se déchirer les enailles. J'attens un naufrage à tous momens sans 'épouvanter, & je compose de sang froid mon itaphe; cela est fort extraordinaire, & s'il n'y oit rien qui adoucît cette Histoire, on auroit ison de ne la croire pas, ou de croire que je eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même ms, je suis une pauvre Fille deux fois fiancée, qui ai pourtant le malheur de mourir fille, je arque le regret que j'en ai, & cela met dans mon Histoire toute la vrai semblance dont elle a beoin. Vos Vers, prenez y garde, ne veulent rien ire, ce n'est qu'un galimitias composé de petits

termes folâtres ; mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se contente d'abord, ce qui fait voit que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD En verité, je n'eusse jamais crû que le chagrin de mourir avec vôtre virginité, eût dû vous être si glorieux.

M D'AU. Plaisantez en tant que vous voudrez, mais ma mort, si elle peut s'appeller ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton, & sur la vôtre Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant vôtre vie, que vous vous êtiez engagez d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous eût été permis de la craindre, je ne sçai ce qui en fût arrivé. Mais moi, tant que la tempeste dura, j'étois en droit de trembler, & de pousser des cris jusqu'au Ciel, sans que personne y trouvât à redire, ni m'en estimât moins ; cependant je demeurai assez tranquille pour faire mon Epitaphe.

AD. Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M D'AU. Ah! cette chicane là est de mauvaise grace; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos Vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoüe que la vertu est bien grande, quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASITRATE.

VOus m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi ? le sang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémitez au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les arteres, qui le reportent vers les extrémitez ?

HERVE'. J'en ai fait voir tant d'experiences, que personne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement tres-lent du cœur vers les extrémitez du corps; & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER. Je le prétens ainsi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation que c'est moi qui ai mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai une fois eu trouvé la circulation du sang c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau reservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyez combien nôtre Medecine moderne doit avoir d'avantages sur la vôtre. Vous vous mêliez de guerir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERA. J'avouë que les Modernes sont meilleurs Phisiciens que nous, ils connoissent mieux la Nature; mais ils ne sont pas meilleurs Medecins;

nous gueriſſions les malades auſſi bien qu'ils les gueriſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le Princes Antiochus à guerir de ſa fiévre quarte. Vous ſçavez comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pous qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une Cure auſſi difficile & auſſi conſiderable que celle-là, ſans ſçavoir que le ſang circulât, & je croi qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eût pû vous donner, vous euſſiez été fort embarraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux reſervoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toûjours queſtion du cœur, & tous les Malades ne ſont pas amoureux de leur belle Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſçavoir que le ſang circule, vous n'ayez laiſſé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERA. Quoi? vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Aſſurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il y en ſoit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'eſt leur faute; ce n'eſt plus celle des Medecins.

ERA. Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces reſervoirs, tout cela ne guerit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loiſir

irer quelque usage de tout ce qu'on a appris uis peu, mais il est impossible qu'avec le tems n'en voye de grands effets.

RA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez is? Il y a une certaine mesure de connoissan- utiles, que les Hommes ont euë de bonne ıre, à laquelle ils n'ont guere ajoûté, & qu'ils passeront guere, s'ils la passent. Ils ont cette ligation à la Nature, qu'elle leur a inspiré fort omtement ce qu'ils avoient besoin de sçavoir; ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur leur raison à le chercher. Pour les autres cho- qui ne sont pas si necessaires, elles se décou- ent peu à peu, & dans de longues suites d'an- es.

HER. Il seroit étrange qu'en connoissant mieux Homme, on ne le guerît pas mieux. A ce com- e, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la ience du corps humain? Il vaudroit mieux lais- r là tout.

ERA. On y perdroit des connoissances fort a- eables; mais pour ce qui est de l'utilité, je croi ue découvrir un nouveau conduit dans le corps l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, est bien la méme chose. La Nature veut que ans de certains tems les Hommes se succedent s uns aux autres par le moyen de la mort; il ur est permis de se défendre contre elle jusqu'à n certain point; mais passé cela on aura beau aire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, n aura beau penetrer de plus en plus dans les se- crets de la structure du corps humain, on ne pren- dra point la Nature pour dupe, on mourra com- me à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous sçaurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter ausquelles il donna en mon honneur, le nom d'Astres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom là, & qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit presentement bien méchant, & bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE. Sans doute ; je n'ai guere veu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE ME. Vous en parlez bien à vostre aise aprés le bonheur que vous avés eu. Vous aviés fait vœu de couper vos cheveux, si vostre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne sçai quelle guerre. Il revint ayant defait ses ennemis ; vous consacrâtes vos cheveux dans un Temple de Venus, & le lendemain un Mathématicien les fit disparoître, & publia qu'ils avoient été changez en une Constellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire passer des étoiles pour les cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner

donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes; cependant vostre chevelure a reüssi, & ces pauvres Astres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BE. Si je pouvois vous donner ma chevelure celeste, je vous la donnerois pour vous consoler, & même je suis assez genereuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce present-là.

C. DE ME. Il seroit pourtant considerable; & je voudrois que mon nom fût aussi assuré de vivre que le vostre.

BE. Hélas! quand toutes les Constellations porteroient mon nom, en serois-je mieux? Il seroit là-haut dans le Ciel, & moi, je n'en serois pas moins ici bas. Les Hommes sont plaisans; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois sillabes qui leur apartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE ME. Je ne suis point de vôtre avis; on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie, par un Marbre où l'on est representé, par des pierres qu'on a élevées les unes sur les autres, par son Tombeau même. On se noie, & on s'accroche à tout cela.

BE. Oüi, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere. A quoi atacherez-vous vostre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE ME. Ce n'est pas une mauvaise inven-

tion que de donner son nom à des Astres ; Ils demeurent toûjours.

BE. Encore de la maniere dont j'en entens parler les Astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont ; & vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque tems que je vis ici bas deux Morts, qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'aprochai : je demandai qui ils étoient : & on me répondit que l'un étoit le Grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils disputoient sur la préference de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmata. Ce raport de Constanrinople & de Stamboul étonna Constantin, mais aprés qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pû reconnoistre à cause du changement des noms. *Helas !* s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Bisance. Qui démêlera le nom de Constantin*

dans Stamboul? il y tire bien à la fin.

C. DE ME. De bonne foi, vous me consolez un peu,& je me résous à prendre patience. Aprés tout,puis que nous n'avons pû nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.



DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSUREMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi tôt la Mer pour aller épouser Loüis XII. & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en joüites guere, & je fûs vangée de vous par vostre jeunesse même, & par vostre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le consoloient trop aisément de ma perte; car elles hâterent sa mort, & vous empêcherent d'être long-tems Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il est vraî que la Royauté ne fit que se montrer à moi, & disparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et aprés cela, vous devintes Duchesse de Suffolc; C'étoit une belle chûte. Pour moi grace au Ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point

mon rang par sa mort, & j'épousai son Successeur, ce qui est un exemple d'un bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là ?

A. DE BRE. Non. Je conçois trop bien ce que c'est que d'être Duchesse de Suffolc, aprés qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. DE BRE Il n'importe. Quand on a gouté les douceurs de la Royauté, en peut-on gouter d'autres ?

M. D'AN. Oüi, pourveu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succedé; si j'eusse toûjours pû disposer de moi, je n'eusse été que Duchesse, & je retournai bien vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dés que je fus déchargée de celui de Reine.

A DE BRE. Aviez-vous les sentimens si peu élevez ?

M. D'AN. J'avouë que l'ambition ne me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaisirs simples, aisez, tranquilles, & leur imagination leur en fait qui sont embarassans, incertains, difficiles à aquérir; mais la Nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agreable & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point besoin.

A. DE BRE. Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition ? La Nature n'inspire pas moins les desirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractere. Elle est inquiéte, pleine de projets chimeriques; elle va au delà de ses souhaits, dés qu'ils sont acomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A DE BRE. Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition; ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de Gens : & par consequent ce n'est point la Nature qui les propose aux Hommes, car ses faveurs sont toûjours tres generales. Voyez l'amour ; il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élevation, à qui il semble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut gueres s'assurer d'un cœur. Il ne sçait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontez non seulement suivies, mais prévenües, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'aplication à plaire, dont on est le seul objet : en verité on se console de ne pas sçavoir tout-à-fait au juste, si on est aimé pour son rang, ou pour sa personne. Les plaisirs

de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de Gens ; ce que vous leur reprochez, est le plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flate ; & ceux qui regnent sont exceptez si avantageusement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient recompensez de reste.

M D'AN. Ah! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lors qu'il s'en presente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a regné en Angleterre & fort long tems, & fort heureusement & sans Mari. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambassadeurs Hollandois qui avoient à leur suite un jeune Homme bien fait. Dés qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprés de lui, & leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu prés ce qu'il disoit, car les Femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la Harangue des Ambassadeurs, & aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé, Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-tems de la repeter. Enfin quand elle se servit de son autorité absoluë, elle aprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas. *Ha ! voilà une femme bien faite*, & avoit ajoûté quelque expression assez gros-

fiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce recit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congedia les Ambassadeurs elle fit au jeune Hollandois un present considerable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle, alla la fraper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'acommode point les Hommes. Il ne sufit pas que les plaisirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent, & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poëtes la depeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réüssiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce, & trop unie.

M. D'AN. J'avouë que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûë d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde, les flate moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes se forment.

M. D'AN. Non, non. S'il est vrai que peu de gens ayent le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutez point ; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous cederois pas la préseance,

CHARLES. Quoi? un Grammairien, un Sçavant & pour dire encore plus, & pousser vôtre merite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit, prétendroit l'emporter sur un Prince qui s'est veu maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ERAS. Joignez-y encore l'Amerique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hazards; & qui desassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand vôtre Grand-Pere eût été Homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres Princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Cristophle Colomb ne se fût point adressé à lui, & l'Amerique n'étoit point au nombre de vos Etats; si aprés la mort du dernier Duc de Bourgogne, Loüis XI. eût bien songé à ce qu'il faisoit, l'Heritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Pais Bas pour vous; si Henri de Castille, Frere de vôtre Grand Mere Isabelle, n'eût point été en mauvaise reputation auprés des Femmes, ou si sa Femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la Fille

de Henri eût passé pour être sa Fille, & le Royaume de Castille vous échapoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds, ou la Castille, ou les Païs-bas, ou l'Amerique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne sçauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de vôtre Grand Oncle, ou jusqu'à la coquetterie de vôtre Grand' Tante, qui ne vous soient necessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hazard.

CHAR. En verité, il n'y a pas moyen de soûtenir un examen aussi severe que le vôtre. J'avouë que toute ma grandeur, & tous mes titres, disparoissent devant vous.

ERAS. Ce sont là pourtant ces qualitez dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oüi dire que l'Athenien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter: mais que pour les Hommes, personne n'en voulut? De bonne foi, je croi que ce qui arriva à ces Perses là, arriveroit à bien d'autres si l'on separoit leur merite personnel d'avec celui que la Fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel est ce merite personnel ?

ERAS. Faut-il le demander? tout ce qui est en nous. L'esprit par exemple, les Sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ERAS. Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse, ou les richesses.

CHAR. Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux ſçavans, comme les richeſſes viennent à la plûpart des Gens riches ? N'eſt-ce pas par voye de ſucceſſion ? Vous heritez des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos Peres. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſedons, on vous a laiſſé auſſi tout ce que vous ſçavez, & de là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens, avec le même reſpect que quelques gens regardent les Terres & les Maiſons de leurs Ayeux, où ils ſeroient bien fachez de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naiſſent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'étoient pas nez heritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une aquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſez dificile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui ſe trouve à aquerir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de fortune, voilà les choſes égales; car enfin, ſi vous ne regardez que la dificulté, il eſt ſûr que les affaires du monde en ont plus, que les ſpeculations du Cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la ſcience, tenons-nous en à l'eſprit; ce bien là ne dépend aucunement du hazard.

CHAR. Il n'en dépend point ? Quoi l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard eſt-il moindre de naiſtre avec un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un Pere qui ſoit Roi? Vous étiez un grand ge-

nie;mais demandez à tous les Philosophes,à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide, & hebeté. Presque à rien,à une petite disposition de fibres; enfin, à quelque chose que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit jamais apercevoir. Et aprés cela,ces Messieurs les beaux Esprits nous oseront soûtenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hazard, & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres Hommes.

ERAS. A vostre compte, être riche, ou avoir de l'esprit,c'est le même merite.

CHAR. Avoir de l'esprit, est un hazard plus heureux,mais au fond c'est toûjours un hazard.

ERAS.Tout est donc hazard ?

CHAR. Oui, pourveu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoît point.Je vous laisse à juger,si je n'ai pas depouillé les Hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur apartint, il n'y auroit guére de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELIZABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENCON.

LE DUC.

MAis pourquoi m'avés-vous si long-tems flaté de l'esperance de vous épouser, puisque vous

vous étiez resoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELIZABETH. J'en ai bien trompé d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siecle. Vous, le Duc d'Anjou vôtre Frere, l'Archiduc, le Roi de Suede, vous étiez tous des poursuivans, qui en vouliez à une Isle bien plus considerable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pédant une longue suite d'années, & à la fin je me suis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts, qui ne tomberoient pas d'acord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez, & que vous puissiez songer à ce que vous dites...

LE DUC. Bon, je vous conseille de prendre vôtre serieux. Voila comme vous avez toûjours fait dés fanfaronnades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amerique, à laquelle vous fites donner le nom de Virginie, en memoire de la plus douteuse de toutes vos qualitez. Ce Pays-là seroit assez mal nommé, si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'est pas là dequoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite misterieuse que vous avez tenuë, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six Mariages de Henri VIII. vôtre Pere, vous aprirent à ne vous point marier, comme les courses perpetuelles de Charles V. aprirent à Philipes II. à ne point sortir de Madrid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raison que vous me fournissez; en effet mon Pere passa toute sa vie à se marier & à se démarier, à repudier quel-

ques-unes de ses femmes,& à faire couper la tête aux autres Mais le vrai secret de ma conduite, c'est que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli,que de former des desseins,de faire des préparatifs,& de n'executer point. Ce qu'on a le plus ardemment desiré, diminuë de prix dés qu'on l'obtient,& les choses ne passent point de nostre imagination à la realité,qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en Angleterre pour m'épouser ce ne sont que Bals,que Fêtes, que Rejoüissances, je vais même jusqu'à vous donner un Anneau. Jusques-là tout est le plus riant du monde; tout ne consiste qu'en aprêts & en idées, aussi ce qu'il y a d'agreable dans le Mariage est déja épuisé. Je m'en tiens là, & vous renvoye.

LE DUC. Franchement,vos maximes ne m'eussent point acommodé;j'eusse voulu quelque chose de plus que des chimeres.

ELI. Ah!si l'on ôtoit les chimeres aux Hommes,quel plaisir leur resteroit-il?Je voi bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans vostre vie; mais en verité vous êtes bie͂ malheureux qu'ils aïent été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi?quels agréemens y avoit-il dans ma vie.Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être Roi;d'abord il s'agissoit de la Pologne,ensuite de l'Angleterre,& des Pais Bas;enfin la France devoit aparemment m'apartenir ; cependant je suis arrivé ici sans avoir regné.

ELI. Et voila ce bonheur dont vous ne vous estes pas aperçu. Toûjours des imaginations,des esperances,& jamais de realité. Vous n'avez fait que vous preparer à la Royauté pendant toute vostre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne,que me preparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je croi qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avouë

qu'une veritable Royauté eût été assez de mon goust.

ELI. Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les aprofôdisse;il ne faut que les éfleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir legerement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDE.

JE vous en aime mieux, d'avoir été fou aussi bien que moi. Aprenez moi un peu l'Histoire de vôtre folie;comment vint-elle ?

G.DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siecle,ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illustre. Mais elle prit tant degoût à mes Vers,qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelque autre ; & afin de s'assurer de la fidelité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage qui me fit tourner l'esprit & me mit hors d'état de composer.

A F.DE BRAN.Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE ÇA. Il y a peut-être quatre cens ans,

A.F. DE BRAN. Il faloit que les Poëtes fussent bien rares dans vôtre siecle, puis qu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette maniere là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siecle où j'ai vêcu, vous eussiez pû faire des Vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le sçai. Je ne voi aucun de tous ces beaux Esprits qui viennent ici, se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle maniere devintes-vous fou ?

A.F. DE BRAN. D'une maniere fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir veu un Spectre dans une Forêt, ce n'étoit pas grand' chose. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Et que vîtes vous?

A.F. DE BRAN. L'apareil de mes nôces. J'épousois Marie Eleonor de Cleves; & je fis pendant cette grande fête des reflexions sur le Mariage si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans vostre maladie quelques bons intervales ?

A.F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis: & moi je fus encore plus malheureux, l'esprit me revint tout à-fait.

A.F DE BRAN. Je n'eusse jamais crû que ce fût là un malheur.

G. DE CA. Quand on est fou, il faut l'estre entierement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie, & ces retours entiers de la raison, n'apartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considerable. Mais voyez ceux que la Nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé; ils sont toûjours également fous, & ils ne se guerissent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi, je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toûjours le mieux.

G DE CA. Ah! vous ne ſçavez donc pas à quoi ſert la folie ? Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la vuë de ſoi méme eſt bien triſte; & comme il n'eſt jamais tems de ſe connoiſtre il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire, vous ne me perſuaderez point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des Hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit ; & on ne diſtingueroit point les Frénetiques d'avec les Gens de bon ſens.

G. DE CA. Les Frénetiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajûſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſocieté humaine; témoin ce deſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde & l'on n'apelle plus fous, que de certains Fous, qui ſont, pour ainſi dire, hors d'œuvre, dont la folie n'a pû s'acorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les Frénetiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres : mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnages ſages.

G. DE CA. Ah ! que dites vous ? Tous les Hommes s'entremontrẽt au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récompenſe

il ne le va point troubler à la Cour; le Courtisan se moque du Solitaire, mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le seul parti raisonnable, tout le monde voudroit l'embrasser, & il y auroit trop de presse; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes, qui ne s'entr'embarassent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens; vous n'êtes pas encore bien gueri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA Et voila l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toûjours d'un autre. La vraye sagesse distingüeroit trop ceux qui la possederoient; mais l'opinion de sagesse égale tous les Hommes, & ne les satisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNES SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprens point vôtre galanterie Turque. Les Belles du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaisir de la resistance, & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire; c'est à dire, que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous? Les Empereurs Turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont negligé par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que des Belles qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mêlassent trop des affaires.

A So. Hé bien, que sçavent-ils si ce seroit un malheur. L'amour est quelquefois bon à bien des choses; & moi qui vous parle, si je n'avois été maistresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sçai où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avez-vous oüi dire combien nos affaires étoient desesperées sous Charles VII. & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entierement les Maistres?

Ro. Oüi, comme cette histoire a fait grand bruit, je sçai qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette Pucelle-là & comment seriez-vous en même-tems maistresse du Roi.

A So. Vous vous trompez, je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux Usurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Pays de Montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagéme pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue avec qui je m'entendois secrettement, & aprés qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en présence de Charles VII. que tous le Astres étoiẽt trompeurs, ou que j'inspirerois une longue passion à un grand Roi, Aussi-tôt je dis à Charles. *Vous ne trouverés donc pas mauvais, Sire,*

que je passe à la Cour d'Angleterre: car vous ne voulez plus être Roi, & il n'y a pas assez de tems que vous m'aimez pour avoir rempli ma destinée. La crainte qu'il eut de me perdre, lui fit prendre la resolution d'être Roi de France & il commença dés lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

Ro. Il est vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle; qu'a-t-elle donc fait? L'Histoire se seroit-elle assez trompée pour attribuer à une jeune Païsanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maistresse du Roi?

A So. Quand l'Histoire se seroit trompée jusqu'à ce point ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats; mais moi, j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois; mais sans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous sçaurez le témoignage qu'un de Successeurs * de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gentille Agnés plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedãs un Cloitre ouvrer
Close Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites vous, Roxelane? Vous m'avoüerez que si j'eusse été une Sultane comme vous, &

* *François I.*

que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles V I I. la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant vous qui étiez libre & maistresse de vous même, mais moi, toute Esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'asservir le Sultan. Vous avez fait Charles VII. Roi presque malgré lui, & moi de Soliman, j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

A.So. Hé quoi? on dit que les Sultans n'épousent jamais.

Ro. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoi que je ne pusse l'amener au mariage par l'esperance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagéme plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples, & à faire beaucoup d'autres actions pieuses; aprés quoi je fis paroître une melancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons necessaires; je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me servoient de rien, & que comme j'étois Esclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi tost Soliman m'affranchit, afin que le merite de mes bonnes actions tombât sur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, & me traiter en Belle du Serrail, je lui marquai beaucoup de surprise, & lui representai avec un grand serieux, qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit

la conſcience délicate, il alla conſulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fut, que le Sultan ſe gardât bien de prétendre rien ſur moi qui n'étoit plus ſon Eſclave, & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voila plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul parti á prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux à cauſe de la nouveauté ; cependant il le prit & m'épouſa.

A. So. J'avouë qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre nôtre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les paſſions ; on les mene où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'Homme du monde le plus imperieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourveu que j'aye beaucoup d'eſprit, aſſez de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE DE NAPLES, ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſçaviez autrefois ?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique ; Nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous diſpenſe d'obſerver les regles ſi exactement.

AN. Il feroit plaifant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore furquoi voudriez-vous que j'en fiffe ?

J. DE NA. Sur moi, fur ce qui me regarde.

AN. Bon. Vous êtes morte, & vous le ferez toûjours, voila tout ce que j'ai à vous prédire. Eft-ce que noftre condition, ou nos affaires peuvent changer ?

J. DE NA. Non, mais auffi c'eft ce qui m'ennuye cruellement; & quoi que je fçache qu'il ne m'arrivera rien, fi vous vouliez pourtant me prédire quelque chofe, cela ne laifferoit pas de m'occuper. Vous ne fçauriez croire combien il eft trifte de n'envifager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir vôtre inquietude que vous feriez encore vivante. C'eft ainfi qu'on eft fait là haut. On n'y fçauroit être en patience ce qu'on eft, on anticipe toûjours fur ce qu'on fera mais ici il faut que l'on foit plus fage.

J. DE NA. Ah! les Hommes n'ont ils pas raifon d'en ufer comme ils font ; Le préfent n'eft qu'un inftant, & ce feroit grand' pitié qu'ils fuffent reduits à borner toutes leurs veuës. Ne vaut il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eft poffible, & qu'ils gagnent quelque chofe fur l'avenir? C'eft toûjours autant, dont ils fe mettent en poffeffion par avance.

AN. Mais auffi ils empruntent tellement fur l'avenir par leurs imaginations, & par leurs efperances, que quand il eft enfin préfent, ils trouvent qu'il eft tout épuifé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne fe défont point de leur impatience, ni de leur inquietude; le grand leurre des Hommes, c'eft toûjours l'avenir, &

nous autres Astrologues nous le sçavons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids & des signes chauds, qu'il y en a de mâles & de femelles, qu'il y a des Planettes bonnes & mauvaises, & d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, selon la compagnie où elles se trouvent, & toutes ces fadaises sont fort bien reçûes ; parce qu'on croit qu'elles menent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi n'y menent-elles pas en effet? Je treuve bon que vous qui avez été mon Astrologue, vous me disiez du mal de l'Astrologie !

AN. Ecoutez; un Mort ne voudroit pas mentir Franchement, je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimez tant.

J. DE NA. Oh ! je ne vous en croi pas vous-même. Comment m'eussiez vous prédit que je devois me marier quatre fois? Y avoit-il la moindre apparence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le Mariage? Il faloit bien que vous eussiez lû cela dans les Cieux.

AN. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations ; mais aprés tout quelques Propheties, qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Histoire assez plaisante? Il étoit Astrologue, & ne croioit non plus que moi à l'Astrologie. Cependant pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art, il mit un jour tous ses soins à bien observer les regles, & prédit à quelqu'un des évenemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla

revoir

revoir aussi-tôt tous ses calculs Astronomiques, qui avoient été le fondement de ses prédictions Sçavez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé: & si ses suputations eussent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette Histoire fût vraye, je serois bien fâchée qu'on ne la sçeût pas dans le monde, pour se détremper des Astrologues.

AN. On sçait bien d'autres Histoires à leur desavantage, & leur mêtier ne laisse pas d'être toûjours bon. On ne se desabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir, il a un charme trop puissant. Les Hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une esperance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le sacrifient encore à une autre esperance ; & il semble que ce soit-là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toûjours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guere d'estre heureux dans le moment où l'on est, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme si ce tems qui viendra, devoit estre autrement fait que celui qui est déja venu.

J. DE NA. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

AN Et que produit cette belle opinion? Je sçai une petite Fable qui vous le dira bien. Je l'ai aprise autrefois à la * Cour d'Amour qui se tenoit dans vôtre Comté de Provence. Un Homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une fontaine. Il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il esperoit qu'au bout de

* *C'estoit une espece d'Academie.*

quelque tems il en alloit venir une meilleure. Ce tems étant passé; *Voici encore la même eau*, disoit-il *ce n'est point celle-là dont je veux boire j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin, comme l'eau étoit toûjours la même, il attendit si bien que la source vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en est arrivé autant, & je crois que de tous les Morts qui sont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe? Je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir, d'esperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant soi. Un Sage, selon vous, seroit comme nous autres Morts, pour qui le présent & l'avenir sont parfaitement semblables; & ce Sage par consequent s'ennuyeroit autant que je fais.

AN. Hélas! C'est une plaisante condition que celle de l'Homme, si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout, & pour ne joüir de rien; pour marcher toûjours, & pour n'arriver nulle part.



DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.
HEROSTRASTE,
DEMETRRIUS DE,
PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois-cens-soixante Statuës élevées dans Athénes à vôtre honneur! C'est beaucoup.

DEMETRIUS. Je m'étois saisi du Gouvernement, & aprés cela il étoit assez aisé d'obtenir du Peuple des Statuës.

HE. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cens-soixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville.

DE. Je l'avouë ; mais helas! cette joye ne fut pas d'assez longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain, il ne resta pas une seule de toutes mes Statuës. On les abatit, on les brisa.

HE. Voila un terrible revers ; Et qui fut celui qui fit cette belle Expedition ?

De. Ce fut Demetrius-Poliorcete, Fils d'Antigonus.

De. Demetrius-Poliorcete! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abatre un si grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

De. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephese. Vous conservez encore vôtre ancien caractere.

He. On m'a bien reproché cet embrazement du Temple d'Ephese, toute la Grece en a fait beaucoup de bruit ; mais en verité, cela est pitoyable; on ne juge guere sainement des choses.

De Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de detester une si belle action, & de la Loi par laquelle les Ephesiens défendirent que l'on prononçast jamais le nom d'Herostrate.

He. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette Loi ; car les Ephesiens furent de bonnes Gens, qui ne s'apperçûrent pas que défendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliser. Mais leur Loi même, sur quoi estoit-elle fondée? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bien-heureux que mon ambition ne leur coutast pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute leur Ville, & tout leur Etat.

De. On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces, tous les maux que vous n'avez pas faits.

HE. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Epheſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & tant de magnificence? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre ſon nom ?

DE. Apparemment.

HE. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi mon nom que je brulai ce Temple.

DE. Le beau raiſonnement. Vous eſt-il permis de ruiner pour vôtre gloire les Ouvrages d'un autre.

HE. Oui. La vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pû ruiner par les miennes. Elle a un droit legitime ſur tous les Ouvrages des Hommes; elle les a faits, & elle les peut detruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte; ils ne pourroient pas prouver une origine independante de la vanité. Un Roi, qui pour honorer les Funerailles d'un Cheval, feroit raſer la Ville de Bucephalie, lui feroit il une injuſtice? Je ne le croi pas, car on ne longea à bâtir cette Ville, que pour aſſurer la memoire de Bucephale, & par conſequent elle eſt affectée à l'honneur des Chevaux.

DE. Selon vous, rien ne ſeroit en ſureté. Je ne ſçai ſi les Hommes mêmes y ſeroient.

HE. La vanité ſe joüe de leurs vies ainſi que de tout le reſte. Un pere laiſſe le plus d'Enfans qu'il peut, afin de perpetuer ſon nom. Un Conquerant, afin de perpetuer le ſien, extermine le plus d'hommes qu'il lui eſt poſſible.

DE. Je ne m'étonne pas que vous employez toutes ſortes de raiſons pour ſoûtenir le parti des Deſtructeurs; mais enfin ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abatre les Monumens de la

gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HE. Je ne sçai s'il est moins noble que les autres; mais je sçai qu'il est necessaire qu'il se trouve des Gens qui le prennent.

DE. Necessaire!

HE. Assurément. La Terre ressemble à de grandes Tabletes, où chacun veut écrire son nom. Quand ces Tabletes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que seroit-ce, si tous les Monumens des Anciens subsistoient? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous esperer que vos trois cens soixante Statües fussent long tems sur pied? Ne voyiez-vous pas bien que vôtre gloire tenoit trop de place?

DE. Ce fut une plaisante vangeance que celle que Demetrius Poliorcete exerça sur mes Statues. Puis qu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les y laisser?

HE. Oüi, mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce sont les Passions qui font, & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la Terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempêtes. Les Passions sont chez les Hommes des vents qui sont necessaires, pour mettre tout en mouvement, quoi qu'ils causent souvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHE'E.

PAULINE.

PAULINE.

POur moi, je tiens qu'une Femme est en peril dés qu'elle est aimée avec ardeur. Dequoi un Amant passionné ne s'avise-t-il pas pour arriver à ses fins? J'avois long-tems resisté à Mundus qui étoit un jeune Romain fort bien fait ; mais enfin il remporta la victoire par un stratagéme. J'étois fort devote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis! Figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendés-vous, j'y fus receüe avec beaucoup de marques de tendresse ; mais à vous dire la verité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en defendre. On dit bien que des Femmes se sont rendües à des Dieux, déguisez en Hommes, & quelquefois en Bêtes; à plus forte raison devra-t-on se rendre à des Hommes déguisez en Dieux.

CALLIRHE'E. En verité, les Hommes sont bien remplis d'artifice. J'en parle par experience, & il m'est arrivé presque la même avanture qu'à vous. J'étois une jeune Fille de la Troade, & sur le point de me marier, j'allai, selon la coûtume du Pais, accompagnée d'un grand nombre de Personnes, & fort parée; offrir ma virginité

au Fleuve Scamandre. Aprés que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre ses roseaux,& qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut estre n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux mes Compagues envioient secretement ma felicité;& Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrai ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade,& que j'appris que c'étoit un capitaine Athenien, qui avoit sa Flote sur cette Coste-là !

PAU Quoi? Vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en vôtre Païs, que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier lui venoient faire ?

CAL. Non,& peut être s'il eust eu coutume de les accepter,on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnestetez qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect

CAL. Pourquoi ? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres ausquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les Femmes se flatent si aisément. Mais vous, qui ne voulez pas que j'aye été la Dupe du Scamandre vous l'avez bien é é d'Anubis.

PAU Non pas tout-à fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple Mortel.

CAL. Et vous l'allastes trouver. Cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi-même à se tromper, on ne goûteroit guere de plaisirs.

CAL. Bon; aider à se tromper! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agreables, sont dans le fond si minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, si l'on y faisoit une reflexion un peu serieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est-là ce que vos Sages veulent dire.

PAU. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse renduë difficile avec Anubis, j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu; mais je lui passai sa Divinité sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse, s'il faloit qu'il essuyast un examen de nôtre raison?

CAL. La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût consenti que j'aimasse; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un Homme sincere & fidelle que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi, c'est presque la même chose. J'eusse été aussi-tôt persuadée de la fidelité & de la constance de Mundus, que de sa Divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent, mais on a veu souvent des Amans fidelles, qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont sacrifié tout à leurs Maistresses.

PAU. Si vous prenez pour de vrayes marques de

fidelité, des soins, des empressemens, des sacrifices une préference entiere, j'avouë qu'il se trouvera assez d'Amans fidelles, mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'oste du nombre de ces Amans, tous ceux dont la passion n'a pû être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle même, ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui onttenu bon contre le tems & contre les faveurs , & ils sont à peu prés en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il se trouve de la fidelité, même selon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme, qu'on est un Dieu, épris de son merite, elle n'en croira rien, qu'on lui jure d'être fidelle, elle le croira. Pourquoi cette diférence? C'est qu'il y a des exemples de l'un & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la chose égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'est que cette erreur là n'est pas soûtenuë par le cœur On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidelle, & on croit qu'il l'est.

CAL. Vous vous moquez. Quoi toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux si elles souhaitoient qu'ils le fussent ?

PAU. Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit necessaire pour l'amour, la Nature auroit disposé nôtre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin ; il ne nous refuse rien dans cette matiere là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGE'S.

CANDAULE.

PLus j'y pense, & plus je trouve qu'il n'étoit point necessaire que vous me fissiez mourir.

GIGE'S Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautez cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçûe que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa Chambre, & me fit, sur l'offense qu'avoit reçûe sa pudeur, un tres-beau discours, dont la conclusion étoit qu'il faloit me resoudre à mourir, ou à vous tuer; & à l'épouser en même tems car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possedasse ce que j'avois veu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir veu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand que la Reyne n'eût bien pû le dissimuler, & son honneur pouvoit vous laisser vivre, si elle eût voulu, mais franchement, elle étoit dégoutée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son Mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme !

GI. Reprochez-vous plûtôt d'avoir été si sen-

ſible au plaiſir d'être le Mari d'une Femme bien faite,que vous ne puſtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la choſe du monde la plus naturelle. On ne ſçauroit cacher ſa joye dans un extrême bonheur.

GI. Cela ſeroit pardonnable ſi c'étoit un bonheur d'Amant, mais le vôtre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiſcret pour une Maiſtreſſe;mais pour une Femme?Et que croiroit-on du Mariage, ſi l'on en jugeoit par ce que vous fiſtes ? On s'imagineroit qu'il n'y auroit rien de plus délicieux.

CAN. Mais ſerieuſement, penſez-vous qu'on puiſſe être content d'un bonheur, qu'on poſſede ſans témoins ? Les plus Braves veulent être regardez pour être braves, & les Gens heureux veulent être auſſi regardez pour être parfaitement heureux. Que ſçai-je même s'ils ne ſe réſoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage? Il eſt toûjours ſûr qu'on ne fait point de montre de ſa felicité, ſans faire aux autres une eſpece d'inſulte,dont on ſe ſent ſatisfait.

GI. Il ſeroit fort aiſé,ſelon vous, de ſe vanger de cette inſulte. Il ne faudroit que fermer les yeux,& refuſer aux Gens ces regards,ou ſi vous voulez,ces ſentimens de jalouſie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roi de Perſe, qu'on le menoit Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville capitale d'un grand Empire L'Empereur victorieux, environné de toute ſa Cour, étoit aſſis ſur un Trône magnifique, & fort élevé;tout le Peuple rempliſſoit une grande Place, qu'on avoit ornée avec beaucoup de ſoin. Jamais Spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi

parut

parut aprés une longue marche de Prisonniers & de Dépoüilles, il s'arrêta vis à vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai, *Sottise, sottise, & toutes choses sottise.* Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe; & je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel, & du plus redoutable de mes Ennemis.

GI. Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle, & si en la voyant, je me fusse écrié, *Sottise, sottise.*

CAN. J'avouë que ma vanité de Mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flater sensiblement, & combien la discretion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutez, tout Mort que je suis, je ne veux dire cela à un autre Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Natuie a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au merite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur; & elle n'a pas pris soin d'assortir toûjours ensemble toutes les Personnes dignes d'estime; cela est fort mêlé, & l'experience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons là devroient faire des Amans discrets.

CAN. Je vous declare que les Femmes ne voudroient point d'une discretion de cette espece, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour

GI. Ne suffit-il pas de s'en faire un plaisir ex-

trême? La tendresse profitera de ce que j'osterai à la vanité.

CAN. Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, dés qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des Femmes, qui est contraire aux interêts des Amans; & puis du débris de cet honeur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux interêts des Femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je sçache de vous, Fulvie une chose, qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçutes pour lui quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitates vôtre Mari Marc-Antoine à lui faire la guere?

FULVIE. Rien n'est plus vrai, ma chere Helene, car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à consequence. Marc Antoine étoit fou de la Comedienne Citheride, & j'eusse bien voulu me vanger de lui, en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste étoit difficile en Maîtresses. Il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle; & quoi que je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai mê-

me, si vous voulez, des Vers qu'il fit sur ce sujet qui ne sont pas trop à mon honneur. Les Voici.

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,
C'est ainsi qu'il appelle Cithéride.
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujetir
Antoine est infidelle. Hé bien donc? est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir
Qui? moi? que je serve Fulvie ?
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte on verroit se retirer vers moi
Mille Epouses mal satisfaites.
Aimez-moi, me dit-elle, ou combatons.
Mais quoi ?
Elle est bien laide, Allons, sonnez Trompetes.

Hé. Nous avons donc causé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-estre jamais été; vous celle d'Antoine & d'Auguste, & moi, celle de Troye.

Ful. Mais il y a cette diference, que vous avez causé la guerre de Troye par vostre beauté & moi, celle d'Auguste & d'Antoine, par ma laideur.

He. En recompense, vous avez un autre avantage sur moi; c'est que vostre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon Mari se vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel ; & le vostre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux Maris.

Ful. Ouy ; mais Antoine ne sçavoit pas qu'il

faisoit la guerre pour moi, & Menelas sçavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est là un point qu'on ne lui sçauroit pardonner; car au lieu que Menelas suivi de toute la Grece, assiegea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que si Paris eût voulu absolument vous rendre, Menelas eust dû soûtenir dans Sparte un Siege de dix ans, pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous, de vous redemander, les autres l'étoient encore plus sages, de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes Gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune Homme qui ne sçavoit ce qu'il faisoit? Ie ne pouvois m'empêcher de rire en lisant cet endroit d'Homere, où aprés neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraichement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer: on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expedient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplait, & Priam qui, à ce que dit Homere, est egal aux Dieux en sagesse, embarassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile & ne sçachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HE. Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en decouvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine, ne paroissoit pas ce qu'elle étoit. Lors qu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne; on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les

autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes graces.

FUL. Ainsi vont les choses parmi les Hommes On y voit de grands mouvemens, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules. Il est important, pour l'honneur des évenemens les plus considerables, que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE.

THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, ne pouviés-vous plus rire aprés que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius ?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un serieux extraordinaire.

THE. Si j'eusse sçu que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, si j'eusse moins ri. Une mauvaise raillerie m'a amené dans le Lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offencé, cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment, pourveu que j'allasse me presenter devant lui. On m'y conduisoit presque par force, & mes Amis me disoient pour m'encourager. *Allez ne craignez rien, votre vie est en seureté, dés que vous aurés paru aux yeux du Roi.* Ah! leur répondis-je

si je ne puis obtenir ma grace sans paroître à ses yeux, je suis perdu. Antigonus qui étoit disposé à me pardonner un crime, ne me pût pardonner cette plaisanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne sçai si je n'eusse point voulu avoir vostre talent de railler, même à ce prix là.

THE. Et moi, combien voudrois-je presentement avoir acheté vostre serieux!

PAR. Ah! vous n'y songez pas Je pensai mourir du serieux que vous souhaitez si fort. Rien ne me divertissoit plus, je faisois des efforts pour rire, & je n'en pouvois venir à bout. Je ne joüissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin desesperé d'être si sage, j'aillai à Delphes, & je priai instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus, au pouvoir Maternel. Je crûs que par le pouvoir Maternel, il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne pût vaincre mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable lors que je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ses Statuës. Il étoit par tout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs. Ouvriers de la Gréce; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit tres mal faite, & qui avoit tout l'air d'une Vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaison des Statuës du Fils à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer assés combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ry. J'entendis alors le vrai sens de l'Oracle. Je ne présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or, ou de marbre. La Latone de bois eut tous

mes dons,& tous mes vœux. Je lui fis je ne ſçai combiẽ de ſacrifices; Je l'enfumai toute d'encens & j'euſſe élevé un Temple *A Latone qui fait rire*, ſi j'euſſe été en état d'en faire la dépenſe.

THE. Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa mere. Vous n'auriez veu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie, ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'êſt pas étonnant; mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſerieux étoit un mal qui ne pouvoit être gueri par tous les remedes humains & que j'étois reduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THEO. Cette joye & cette gayeté que vous enviez, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrémement ſouffert.

PAR. Quoi! Il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gayeté, & à la joye?

THEO. Oüi, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuſes Gens.

THEO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſerieux ſur rien, tout alloit en deſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la Place, tous leurs entretiens rouloient ſur des folies, au lieu de rouler ſur les Affaires publiques; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Senateurs n'étoient que des bouffonneries; & en toute ſorte d'occaſions, une

parole,ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodez de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de vôtre tristesse,& ils allerent consulter l'Oracle de Delphes aussi bien que vous,mais pour une fin bien diferente,c'est à dire,pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de serieux.L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient sacrifier un Taureau à Neptune sans rire, il seroit desormais en leur pouvoir d'estre plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle même ; cependant pour la faire serieusement,ils y apporterent bien des preparatifs Ils resolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais seulement des Vieillards,& non pas encore toutes sortes de Vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de debtes,ou des Femmes bien incommodes.Quand toutes ces Personnes choisies furent sur le bord de la Mer pour immoler la Victime,il fut besoin,malgré les Femmes,les debtes les maladies,& l'âge,qu'ils composassent leur air, baissassent les yeux à terre, & se mordissent les lévres, mais par malheur il se trouva là un Enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chasser selon l'ordre, & il cria, *Quoi ? avez-vous peur que j'avale vostre Taureau.* Cette sottise deconcerta toutes ces gravitez contrefaites. On éclata de rire,le Sacrifice fut troublé,& la raisonne revint point aux Tirinthiens.Ils eurent grand tort, aprésque le Taureau leur eut manqué, de ne pas songer à cet Antre de Trophonius qui avoit la vertu de rendre les Gens si serieux, & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la verité,je descendis dans l'Antre de Trophonius ; mais l'Antre de Trophonius, qui

m'attrista si fort, n'est pas ce qu'on pense.

THEO. Et qu'est-ce donc ?

PAR Ce sont les Reflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthiens d'en faire, ils étoient gueris de leur enjoüement.

THEO. J'avoüe que je ne sçai pas trop ce que c'est que les Reflexions, mais je ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sçauroit-on avoir des veües saines, qui ne soient en même tems tristes? N'y a t-il que l'erreur qui soit gaye ; & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer ?

PAR. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de rafinement, car elle vend ces sortes de pensées là bien cher. Vous voulez faire des Reflexions, nous dit-elle prenez y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront.

THEO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les Reflexions jusqu'où elles peuvent aller.

PAR Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre, & vivre, c'est ne sçavoir ce que l'on fait la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret ; on devient trop sage, & on n'est pas assez Homme; on pense, & on ne veut plus agir, voila ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEO Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées, il doit y en avoir en suite une autre qui nous ramene à

tout par les actions;mais à ce compte-là même ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoi?Se peut-il que vous ayez pris plaisir à faire mille infidelitez à l'Empereur Marc-Aurele,à un Mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous, & qui étoit sans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain.

FAUSTINE. Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-Cesar,qui étoit un Empereur si doux,& si moderé ?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs,par l'exemple de Cesar,que sa douceur & sa moderation n'avoient pû mettre en sureté.

FAU.Et si je vous disois que je voulois effrayer tellement tous les Maris, que personne n'osât songer à l'être,aprés l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été si mal payée ?

BRU.C'étoit-là un beau dessein ! Il faut qu'il soit des Maris,car qui gouverneroit les Femmes. Mais Rome n'avoit point besoin d'être gouvernée par Cesar.

FAU.Qui vous l'a dit ? Rome commençoit à avoir des fantaisies aussi dereglées, & des humeurs aussi étranges que celles qu'on attribüe à la plûpart des Femmes ; elle ne pouvoit plus se

passer de Maistre, mais elle ne se plaisoit pourtant pas à en avoir un. Les Femmes sont justement du même caractere.On doit convenir aussi que les Hommes sont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage c'est déja un grand article, mais ils voudroient l'exercer même en amour. Quand ils demandent qu'une Maistresse leur soit fidelle,fidelle, veut dire soûmise. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse; cependant il passe toûjours de l'un ou de l'autre côté, & presque toûjours du côté de l'Amant.

Bru. Vous voila étrangement revoltée contre tous les Hommes.

Fau. Je suis Romaine, & j'ai des sentimens Romains sur la liberté.

Bru. Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'Univers est plein de Romaines; mais avoüés que les Romains tels que moi,sont un peu plus rares.

Fau. Tant mieux, qu'ils soient si rares. Je ne croi pas qu'un honnête Homme voulût faire ce que vous avez fait, & assassiner son Bienfaicteur.

Bru.Je ne croi pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui voulussent imiter vôtre conduite.Pour la mienne, vous ne sçauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a falu bien du courage pour n'estre pas touché par l'amitié que Cesar avoit pour moi.

Fau. Croyez-vous qu'il ait falu moins de courage,pour tenir bon contre la douceur, & la patience de Marc-Aurele?Il regardoit avec indiference toutes les infidelitez que je lui faisois : il ne me vouloit pas faire l'honneur d'estre jaloux, il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en

si grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'estre Femme de bien ; cependant je me sauvai toûjours de cette foiblesse. Et aprés ma mort même. Marc-Aurele ne m'a-t il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples de me donner des Prêtres, d'instituer en mon honneur des Festes Faustiniennes ? Cela n'est-il pas capable de faire enrager ? M'avoir fait une Apothéose magnifique ? M'avoir érigée en Déesse ?

Bru. J'avouë que je ne connois plus les Femmes. Voila les plaintes du monde les plus bizarres.

Fau. N'eussiez-vous pas mieux aimé estre obligé de conjurer contre Silla que contre César Silla eût excité vôtre indignation & vôtre haine par son extréme cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un Homme jaloux; ce même Cesar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité insuportable, il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & sa Femme toute entiere, & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne pût souffrir ny Pompée, ny Clodius. Que j'eusse été heureuse avec Cesar !

Bru. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

Fau. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les Femmes fussent toûjours libres; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

Bru. Je croi que pour les Femmes de vôtre humeur, le meilleur est qu'il y ait des Maris. Le sentiment de la liberté est plus vif, plus il y entre de malignité.

DIA

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS. AVEC LES MODERNES.

DIALOGUE V.

SENEQUE, MAROT.

SENEQUE.

VOus me comblez de joye, en m'aprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers tems vous avez fait profeſſion de cette Secte.

MAROT. J'ai été, ſans vanité, plus Stoïcien que vous; plus que Chriſippe; & plus que Zenon vôtre Fondateur. Vous étiez tous en état de philoſopher à vôtre aiſe; vous, en vôtre particulier, vous ne manquiez pas de bien. Pour les autres, ni on ne les envoyoit en exil, ni en priſon; mais moi, j'ai eſſuyé la pauvreté, l'exil & la priſon, & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſques à l'ame du Sage. Le chagrin a toûjours eu

la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tout les chemins qu'il s'étoit faits.

SE. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A vôtre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de vôtre Siecle ?

MA. Oüi, je l'étois. Je ne me contentois pas de soufrir mes maux avec patience, je leur insultois, s'il faut ainsi dire, par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gayeté.

SE. O sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une Chimere comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez que je vous présente à Zenon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'il ont données au monde.

MA. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts si illustres.

SE. Comment vous nommerai-je à eux ?

MA. Clément Marot.

SE. Marot ? Je connoi ce nom-là. N'ai-je point oüi parler de vous à plusieurs Princes modernes qui sont ici ?

MA. Cela se peut.

SE. N'avez vous pas fait, pour les réjoüir, beaucoup de petits Poëmes qui ont été trouvez agréables ?

MA. Oüi.

SE. Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe ?

MA. Pourquoi non ?

SE. Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien que de faire des Ouvrages de plaisanterie, & de songer à faire rire.

Ma. Oh ! je voi bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute la sagesse y est renfermée On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même, si je voulois, & fort aisément ; mais tout ne produit pas du serieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par tout, & que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées serieusement ? J'apprens ici qu'on a mis en Vers burlesques la divine Eneide de vôtre Virgile. J'en suis ravi, on ne sçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces Ouvrages de Perspective, où des Figures dispersées ça & là, vous forment, par exemple, un Empereur, si vous les regardez d'un certain poin ; changez ce point de veuë, ces mêmes Figures vous representent un Gueux.

Se. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fussent faits pour mener les Gens à des reflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût sçu combien vous étiez grand Philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Pieces qu'on dit que vous avez données au Public.

Ma Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la prison, le peu de fortune, l'exil, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien ?

Se. Cela est sans difficulté.

Ma. Et j'ai fait je ne sçai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré l'exil, la prison, le

peu de fortune, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traitez de morale ne sont que des speculations sur la Sagesse ; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle dans les diferens états où je me trouvois.

SE. Je suis certain que vôtre prétenduë sagesse n'étoit pas un effet de vôtre raison ; mais de vôtre temperament.

MA. Et c'est là la meilleure espece de sagesse qui soit au monde.

SE. Bon. Ce sont de plaisans Sages que ceux qui le sont par temperament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature; mais le merite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

MA. On ne fait ordinairement guere de cas de ce que vous appellez un merite ; car si un Homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée, n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

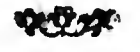
SE. On doit encore moins se fier à l'inégalité du temperament de vos Sages. Ils ne sont Sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit sçavoir comment les parties interieures de leur corps sont disposées, pour sçavoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison & se rendre si indépendant de la Nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

MA. Ce seroit le meilleur, si cela étoit possible ; mais par malheur, la Nature garde toûjours ses droits ; elle a ses premiers mouvemens qu'on

ne lui peut jamais ôter, ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie ; & quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du désordre. Encore est-ce une grande question, que de sçavoir si elle pourra le reparer. En verité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de Gens qui ne se fient pas tout-à fait à la raison.

SE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de regler tout dans l'Univers.

MA. Cependant elle n'est guere en état de faire valoir son autorité. J'ai oüi dire que quelques cens ans aprés vôtre mort, un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui regnoit alors, une petite Ville de Calabre toute ruïnée, pour la rebâtir, la policer selon les Loix de la République de Platon, & l'apeller Platonopolis; mais l'Empereur la refusa au Philosophe ; & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement de cette petite Ville. Jugez par là combien la raison a perdu de son credit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui la pûssent estimer, & les Hommes ne l'estiment pas.



DIALOGUE II.

ARTEMISE,

RAIMOND LULLE.

ARTEMESE.

CEla m'eſt tout à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les Metaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, où le Grand Oeuvre ?

R. LULLE. Oüi & je l'ai cherché long-tems.

AR. L'avez-vous trouvé ?

A LUL. Non; mais tout le monde l'a crû, & on le croit encore. La verité eſt, que ce ſecret là n'eſt qu'une Chimere.

AR. Pourquoi donc le cherchiez vous ?

R. LUL. Je n'en ai été deſabuſé qu'ici-bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je voi bien que vous avez envie de me railler. Nous nous reſſemblons pourtant plus que vous ne croyez.

AR. Moi? je vous reſſemblerois? Moi, qui fus un modelle de fidelité conjugale, qui bûs les cendres de mon Mari, qui lui élevai un ſuperbe Monument, comment pourrois-je reſſembler à un Homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les Métaux en or ?

R. LUL. Oüi, oüi. Je ſçai bien ce que je dis. aprés toutes les belles choſes dont vous venez de

vous vanter, voûs devintes folle d'un jeune Homme qui ne vous aimoit pas. Vous lui sacrifiâtes ce Bâtiment magnifique, dont vous eussiez pû tirer tant de gloire ; & les cendres de Mausole, que vous aviez avalées, ne furent pas un assez bon remede contre une nouvelle passion.

AR. Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit assez inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des Gens qui le sçûssent.

R. LUL. Vous avoûrez donc que nos destinées ont du raport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne meritons pas, à vous de croire que vous avez été toûjours fidelle aux Manes de vôtre Mari, & à moi de croire que j'étois venu à bout du Grand Oeuvre.

AR. Je l'avoûrai tses volontiers. Le Public est fait pour être la Dupe de beaucoup de choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

AR. Jusqu'à present je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver, vous le secret d'être fidelle á votre Mari, & moi, celui de changer les Metaux en or ? Je croi qu'il en est de la fidelité conjugale comme du Grand Oeuvre.

AR. Il y a des Gens qui ont si mauvaise opinion des Femmes, qu'ils diront peut-être que le Grand Oeuvre n'est pas assez impossible, pour entrer dans cette comparaison

R. LUL. Oh! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous même qui paroissez avoir été Homme de

bon ſens,vous avez donné dans cette reverie?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philoſophale,mais il eſt bon qu'on la cherche. En la cherchant on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets, qu'on ne peut trouver,que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais.

R. LUL. Toutes les Sciences ont leur Chimere, aprés la quelle elles courent,ſans la pouvoir attraper, mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Geometrie a ſa Quadrature du Cercle,l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mécaniques leur Mouvement perpetuel ; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien,mais vous entendrez bien du moins, que la Morale a auſſi ſa Chimere;c'eſt le deſintereſſement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus.

AR. Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſat là toutes les Chimeres,& qu'on ne s'atachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LUL. Pourrez-vous le croire? Il faut qu'en toutes choſes les Hommes ſe propoſent un point de perfection au delá même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement, il faut qu'ils ayent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'euſt pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe negligée. Qui vous euſt dit que l'extrême

fidelité dont vous vous piquiez à l'égard de vôtre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez-pas pris la peine d'honorer la memoire de Mausole, par un Tombeau magnifique On perdroit courage, si on n'étoit pas soûtenu par des idées fausses.

AR. Il n'est donc pas inutile que les Hommes soient trompez ?

R. LUL. Comment, inutile? Si par malheur la verité se montroit telle qu'elle est, tout seroit perdu; mais il paroît bien qu'elle sçait de quelle importance il est qu'elle se tienne toûjours en quelque façon cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILE'E.

APICIUS.

AH! que je suis fâché de n'être pas né dans vôtre Siecle!

GALILE'E. Il me semble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du Siecle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger delicieusement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, justement lors que Rome étoit maîtresse paisible de l'Univers qu'on y voyoit arriver de tous côtez les Oyseaux, & les Poissons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

API. Mais mon Siecle étoit ignorant, &

s'il y eût eu un Homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de Poisson, dont je mangeois à Minturne dans la Campagne? On me dit que ce Poisson-là étoit bien plus gros en Afrique; aussi-tôt j'équipe un Vaisseau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne sçai combien de Barques de Pescheurs vinrent au devant de moy, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apporterent de ces Poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, sans être touché de la curiosité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, sans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit se rafraicher à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été vôtre dessein. J'étois un pauvre Sçavant, accoûtumé à une vie frugale, toûjours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragoûts.

API. Mais vous avez inventé les Lunettes de longue veuë; aprés vous, on a fait pour les oreilles, ce que vous aviez fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompetes qui redoublent & grossissent la voix. Enfin vous avez perfectionné, & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque Instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GA. Fort-bien; comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

Api Pourquoi l'a-t-il plûtôt que la veuë ?

Ga. La veuë est aussi tres-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux

Api. Et qui sont donc les mauvais yeux, ausquels vos Lunettes peuvent servirs ?

Ga. Ce sont les yeux des Philosophes. Ces Gens-la, à qui il importe de sçavoir si le Soleil a des taches, si les Planetes tournent sur leur centre, si le chemin de l'air est composé de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement, & aussi distinctement qu'il faudroit; mais les autres Hommes, à qui tout cela est indiferent, ont la veuë admirable. Si vous ne voulez que joüir des choses, rien ne vous manque pour en joüir ; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'art n'a point de nouveaux Instrumens à donner aux uns ; & jamais il n'en donnera assez aux autres.

Api. Je consens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Instrumens pour mieux manger ; mais je voudrois qu'il en donnât aux Philosophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payez des soins que la Philosophie leur coûte ; car enfin à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes & qu'a-t-on affaire de découvertes, si elles ne sont sur le chapitre des plaisirs ?

Ga Il y a long-tems que l'on a fait cette plainte.

Api. Mais puis que la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi ? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent,

Ga. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits qu'ils ont trouvé d'abord tous les

plaisirs qui les pouvoient flater. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut s'en plaindre ; c'est qu'elle étoit naturellement trés-imparfaite.

Api. Et les Rois de Perse, qui proposoient de grandes recompenses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs, étoient-ils Fous ?

Ga. Oüi. Je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinez à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs ? Il eût falu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux besoins.

Ap. Quoi ? chaque plaisir seroit fondé sur un besoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement.

Ga. Ce n'est pas ma faute. Mais, vous, qui condamnez mon avis, vous avez plus d'interêt qu'un autre, qu'il soit vrai. S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux, vous consoleriez-vous jamais de n'avoir pas été reservé pour vivre dans les derniers tems, où vous eussiez profité des découvertes de tous les Siecles? Pour les connoissances nouvelles, je sçai que vous ne les envierez pas à ceux qui les auront.

Api. J'entre dans vôtre sentiment, il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Ie voi que ce n'est pas un grand avantage que les connoissances, puis qu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler sur cela les Hommes de tous les Siecles; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un Siecle en pût avoir plus qu'un autre, & le partage en a été égal par cette raison.

DIALOGUE IV.

PLATON,

MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnez à mon ſecours, divin Platon, venez prendre mon parti, je vous conjure.

PLATON. Déquoi s'agit-il ?

M. D'ÉCOSSE. Il s'agit d'un baiſer que je donnai à un ſçavant Homme * fort laid, avec aſſez d'ardeur. J'ai beau dire encore à preſent pour ma juſtification, ce que je dis alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche d'où étoient ſorties tant de belles paroles, il y a là je ne ſçai combien d'Ombres qui ſe mocquent de moi, & qui me ſoûtiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en même monnoye que l'amour. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt veritablement digne de cauſer des paſſions, échape à la veuë, & qu'on peut être charmé du Beau même au travers de l'envelope d'un Corps trés-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aille debiter ces choſes-là ? Elles ne ſont pas vrayes.

M. D'E. Vous les avez déja debitées mille & mille fois.

* *Alain Chartier.*

PLA. Oüi, mais c'étoit pendant ma vie? J'étois Philosophe; & je voulois parler d'amour; il n'eust pas été de la bienseance de mon caractere, que j'en eusse parlé comme les Autheurs des Fables* Milisiennes? je couvrois ces matieres-là d'un galimatias Philosophique, comme d'un nuage qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne croi pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Chariots sur la derniere vouste des Cieux, où elles contemplent le Beau dans son essence, leurs chutes malheureuses d'un lieu si élevé jusque sur la terre par la faute d'un de leurs Chevaux qui est tres-mal-aisé à mener, le froissement de leurs aîles; leur sejour dans les corps, ce qui leur arriva à la rencontre d'un beau visage, qu'elles reconnoissent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frapées à la veüe de la Beauté qu'elles sçavent qui est divine; cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'Objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous assure que tout cela bien entendu & fidellement traduit, veut seulement dire que les belles Personnes sont propres à inspirer bien des transports.

* *Romains de ce tems-là.*

M. D'E Mais selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous avez dépeints, ne fussent causez que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais ? Ah ! donnez leur pour objet la beauté de l'Ame, si vous voulez les justifier : & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulez-vous que je vous dise la verité? La beauté de l'Esprit donne de l'admiration, celle de l'Ame donne de l'estime; & celle du Corps, de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles, il n'y a que l'amour qui soit impetueux.

M. D'E Vous êtes devenu libertin depuis vôtre mort; car non seulement pendant vôtre vie vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conceuës. N'avez-vous pas été amoureux d'Arqueanasse de Colophon ; lors qu'elle étoit vieille ? Ne fistes-vous pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arquéanasse a merité ma foi
Elle a des rides, mais je voi
Une Troupe d'Amours se jouer dans ses rides.
Vous qui pustes la voir, avant que ses appas.
Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides,
Ah! que ne souffrites-vous pas?

Assurement cette Troupe d'Amours qui se joüoient dans les rides d'Arquéanasse, c'étoient les agrémens de son esprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniez ceux qui l'avoient veu jeune, parce que sa beauté avoit fait des impres-

ſions trop ſenſibles sur eux, & vous aimiez en elle le merite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé, de ce que vous voulez bien interpréter ſi favorablemeet une petite Satyre que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour, à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſez, & je puis vous le prouver, par d'autres Vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la vaine ceremonie que je fais faire à mon Socrate lors qu'il va parler d'amour, je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile ; mais ici, ces façons-là ne ſont pas neceſſaires. Voici mes Vers.

Lors qu'Agathis par un baiſer de flâme
Conſent à me payer des maux que j'ay ſentis.
Sur mes lévres ſoudain je ſens venir mõ ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entens?

PLA. Lui même.

M. D'E. Quoi, Platon avec ſes épaules quarrées ſa figure ſerieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpece de baiſers?

PLA. Oüi.

M. D'E. Mais ſongez-vous bien que le baiſer que je donnai à mon Sçavant, fut tout-à fait Philoſophique, & que celui que vous donnâtes à voſtre Maiſtreſſe, ne le fut point du tout; que je fis voſtre perſonnage, & que vous fiſtes le mien ?

PLA. J'en tombe d'accord, les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nez pour eſtre galaus, s'amuſent à être Philoſophes. Nous

laissons courir aprés les chimeres de la Philosophie les Gens qui ne les connoissent pas,& nous nous rabatons sur ce qu'il y a de réel.

M DE. Je voi que je m'étois tres mal adressée à l'Amant d'Agathis,pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant si laid,je trouverois encore bien moins mon compte avec vous.Cependant l'esprit peut causer des passions par lui même,& bien en prend aux Femmes.Elles se sauvent de ce côté-là si elles ne sont pas belles.

PLA. Je ne sçai si l'esprit cause des passions; mais je sçai bien qu'il met le corps en état d'en faire naistre sans le secours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en est une preuve,c'est qu'il faut que le corps soit de la partie,& fournisse toûjours quelque chose du sien,c'est-à-dire,tout au moins de la jeunesse; car s'il ne s'aide point du tout,l'esprit lui est absolument inutile.

M.D'E. Toûjours de la matiere dans l'amour!

PLA. Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez,l'esprit seul pour objet,vous n'y gagnerez rien;vous serez étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matiere. Si vous n'aimiez que l'esprit de vôtre Sçavant;pourquoi le baisastes vous? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions,que l'esprit même auroit inspirées.

DIALOGUE V.

STRATON,

RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon Esclave, dût produire des effet si heureux. Il me valut là haut la vie, & la Royauté tout ensemble ; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

R. D'UR. Et quel est-ce conseil ?

STRA. J'étois de Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se revolterent, & égorgerent leurs Maîtres; mais un Esclave que j'avois, eut assez d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roi, celui d'entr'eux qui à un certain jour, apercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés sur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir; mon Esclave seul, que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant en leur tournât le dos, il vit les premiers raïons du Soleil qui paroissoient sur le haut d'une Tour fort élevée, & ses Cõpagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient, le corps même du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eüe; mais il avoüa qu'il me la devoit, & que je vi-

vois encore,& aussi-tost je fus élû Roy, comme un Homme divin.

R.D'UR. Je voi que le conseil que vous donnâtes à vôtre Esclave, vous fut fort utile, mais je ne voi pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA Ah! tous les Philosophes qui sont icy, vous repondront pour moi, que j'appris à mon Esclave, ce que tous les Sages doivent pratiquer, que pour trouver la verité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes sont toûjours la regle des opinions saines, pourveu qu'on les prenne à contre sens.

R.D'UR. Ces Philosophes-là parlent bien en Philosophes. C'est leur métier de medire des opinions communes, & des Préjugez; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la maniere dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous estes pas mal trouvé de les suivre.

R D'UR. Je vous assure que si je me déclare pour les Prejugez, c'est sans interest; car au contraire, ils me donnerent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans des Ruines, pour en retirer des Statuës, comme j'étois bon Sculpteur, & bon Peintre; on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secrettement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt aprés l'avoir faite, & l'enfoüit dans un lieu, où il sçavoit qu'on devoit creuser Dés qu'on l'eut trouvée, je declarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art, meritoit de venir d'une main Grecque, & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus

jusqu'au tems de Policlete, ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans replique. On se mocqua de ma preocupation; mais sans cette préocupation qu'eussai-je fait? J'étois Juge, & cette qualité là veut qu'on decide.

STRA. Vous eussiez decidé selon la raison.

R. D'UR. Et la raison decide-t-elle? Je n'eusse jamais sçû en la consultant, si la Statuë étoit antique, ou non, j'eusse seulement sçû qu'elle étoit tres-belle; mais le Prejugé vient au secours, qui me dit qu'une belle Statuë doit être antique, voilà une decision, & je juge.

STRA. Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontestables, sur des matieres aussi peu importantes que celle-là? mais sur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des décisions tres sûres, le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'UR. Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons lui s'il faut qu'on pleure, ou qu'on rie, à la mort de ses Amis & de ses Parens. D'un côté, vous dira-t'elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrez des miseres de la vie; riez. Voilà des réponses de la raison; mais la coûtume du Païs nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne, & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là, ou nous en rions; & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse en pleurer.

STRA. La raison n'est pas toûjours si irresoluë. Elle laisse à faire au Prejugé ce qui ne mérite pas qu'elle le fasse elle même; mais sur combien de choses tres considerables a-t-elle des idées

nettes, d'où elle tire des consequences qui ne le sont pas moins ?

R. D'UR. Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe. On ne doit ajoûter qu'à elles une foi entiere.

R. D'UR. Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, & que nôtre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire, va au profit des Préjugez: & les fausses opinions achevent de les remplir.

STRA. Et quel besoin de jetter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement ? La raison s'arrête quand elle ne sçait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai. Quand la raison s'arrête, elle n'a point d'autre secret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un seul pas. Dés que le chemin se separe en deux, elle demeure tout court; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain, il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sçait pas douter, on a besoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir lá. D'ailleurs le doute est sans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

STRA. Aussi doit-on conserver les Préjugez de la coûtume, pour agir comme un autre Homme mais on doit se défaire des Préjugez de l'esprit pour penser en Homme sage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparement les deux Réponses de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyerét demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Cau-

dines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels,& qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée.Le Vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers lui, pour lui en representer les inconveniens.Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains , sans conditions.On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugez.Il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement , ceux dont vous vous êtes défait,vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses , n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le sçavoir; & vous n'avez ny les lumieres de la verité , ny l'agrément de l'erreur.

STRA.S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez;on ne doit pas balancer à prendre son parti.Il faut se défaire de tous ses Préjugez.

R. D'UR. Mais la raison chassera de nôtre esprit toutes ses anciennes opinions,& n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espece de vuide. Et qui peut le soûtenir ? Non,non, avec aussi peu de raison qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugez qu'ils ont accoûtumé d'en avoir, Les Préjugez sont le suplement de la raison.Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE,

BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulez pas me croire; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte;mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi être la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voila bien étonnée ? N'avez-vous pas oüi dire que quelque merite qu'ait une Personne, il faut qu'elle se mette encore au dessus de ce merite, par le peu d'estime qu'elle en doit faire; que les Gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette maniere au dessus de leur esprit même? pour moi, j'étois au dessus de ma vertu, j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRECE. Bon. Vous badinez, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Serieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une Personne accomplie, je ne croi pas que j'acceptasse le parti. Je sçai qu'étant si parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens, je demanderois toûjours à avoir quelque défaut, ou quelque foiblesse, pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

Lu. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action si heroique ?

B. Plom. Que sçai-je ? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que vôtre mort en eust valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin, mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la legere, sans bien sçavoir pourquoi. Enfin il paroist qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret ; & à moi, on me l'a renduë avec plaisir. Peut être a ce été parce que vous couriez trop aprés la gloire; & que moi, je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vint.

Lu. Ajoûtez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible, pour l'empêcher de venir.

B. Plom. Mais n'est-ce rien, que d'estre modeste ? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnuë. Vous au contraire, vous mistes toute la vostre en étalage & en pompe. Vous ne voulustes même vous tüer que dans vôtre Famille assemblée. La vertu n'est elle pas contente du témoignage qu'elle se rend à elle-même N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimere de gloire ?

Lu. Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimere là est-ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'ame de tout, on la préfere à tout, & voyez comme elle peuple les Champs Elisées? la gloire nous amene ici plus de Gens que la fiévre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenez, j'en puis parler.

B. Plom Vous êtes donc bien prise pour Dupe aussi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ; car du moment qu'on est ici bas toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

Lu. C'est-là un des secrets du Lieu où nous sommes ; il ne faut pas que les Vivans le sçachent.

B.Plom.Quel mal y auroit-il,qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe ?

Lu.On ne feroit plus d'actions heroiques.

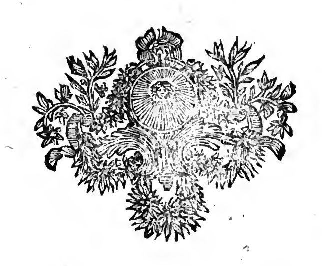
B.Plom.Pourquoi ? On les feroit par veüe de son devoir.C'est une veüe bien plus noble. Elle n'est fondée que sur la raison.

Lu.Et c'est justement ce qui la rend trop foible La gloire n'est fondée que sur l'imagination & elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sçait trop que le secours de l'imagination lui est necessaire. Lors que Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie,& de sauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome si on lui eût dit,*Il est de vostre devoir de vous jetter dans cet abime,mais soyez sur que personne ne parlera jamais de vostre action*, de bonne foi,je crains bien que Curtius n'eust fait retourner son Cheval en arriere. Pour moi , je ne répons point que je me fusse tuée,si je n'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite;tout au plus j'eusse crû le satisfaire par des larmes mais pour se faire un nom il faloit se percer le sein, je me le perçai.

B.Plom.Vous dirai-je ce que j'en pense? J'aimerois autant qu'on ne fit point ces grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

Lu. Vous allez un peu trop vîte. Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoi qu'on

ne les remplisse pas par la veuë du devoir toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes se trouvent faites;enfin l'ordre que la nature a voulu établir dans l'Univers va toûjours son train;tout ce qu'il y a à dire,c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de nôtre raison,elle l'obtient de nostre folie.



DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi eſt-ce ici la premiere fois que je vous voi ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ; J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle perſonne de l'Italie: & à preſent je ne voi qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous euſtes pour moi, ſur la reputation que j'avois d'eſtre belle. Cela méme redoubla beaucoup cette reputation, & je vous dois les plus agreables momens que j'aye paſſez. Sur tout, je me ſouviendrai toûjours avec plaiſir de la nuit, où le Pirate Barberouſſe à qui vous aviez donné ordre de m'enlever, penſa me ſur-

prendre dans Gayette, & m'obligea à sortir de la Ville dans un desordre, & avec une précipitation extrême.

So. Par quelle raison preniez-vous la fuite, si vous étiez bien aise qu'on vous cherchât de ma part.

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore, qu'on ne me pût attraper. Rien ne me flatoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu si rempli de belles Personnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agreable que pour celles qui y sont souhaitées, & non pas pour celles qu'on y enferme.

So. Je voi bien ce qui vous faisoit peur ; ce grand nombre de Rivales ne vous eût point accommodée. Peut-estre aussi craigniez-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eust beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail.

J. DE GON. Vous me donnez-là de jolis sentimens.

So. Qu'est ce que le Serrail avoit donc de si terrible?

J. DE GON. J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de vôtre grandeur, y enfermés je ne sçai combien de belles Persones, dont la plûpart vous sont inutiles, & ne laissét pas d'être perdües pour le reste de la terre. D'ailleurs, croyez vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les declarations d'amour sont des ordres indispensables, & qui ne soûpire que sur le ton d'une autorité absolüe ? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point besoin que

j'approuve fort celle cy. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualitez d'un Homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises, & qu'il seroit dangereux de le guerir de ses défauts.

S. Mais on ne sçait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité?

J. DE GON. A un certain point c'est vice; un peu en deça, c'est vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que vôtre nom, je serois charmé de vous, Paracelse! On croiroit que vous seriez quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviseroit jamais de penser que Paracelse étoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE. J'ay rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature, & sur tout à ceux qui s'élevent jusqu'à la connoissance des Genies, & des Habitans Elementaires.

MO. Je conçois aisément que ce sont-là les vrayes Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien, il n'y a personne qui ne le pust faire; mais connoistre les Genies que l'on ne voit point, c'est toute autre chose.

PA. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs diferens ordres, quel

pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous estiez heureux d'avoir toutes ces lumieres. Car à plus forte raison vous sçaviez parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Personnes n'ont pû seulement aller jusque là.

Pa. Ah ! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

Mo. Je le croi, Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarassât sur la nature de l'ame humaine sur ses fonctions, sur son union avec le corps.

Pa. Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toûjours quelques difficultez sur ces matieres: mais enfin on sçait autant que la Philosophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en sçaviez pas davantage?

Pa. Non N'est ce pas bien assez?

Mo. Assez, Ce n'est rien du tout. Et vous sauriez ainsi par dessus les Hommes que vous ne connoissiez pas pour aller aux Genies?

Pa. Les Genies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle!

Mo. Oüi, mais il n'est pardonnable de songer à eux, qu'aprés qu'on n'a plus rien à connoistre dans les Hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences, qui n'ont peut-estre aucune realité, & dont il s'embarasse à plaisir, cependant il est sur que des objets tres-réels lui donneroient s'il vouloit, assez d'occupation.

Pa. L'esprit neglige naturellement les Sciences trop simples, & court aprés celles qui sont mysterieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

Mo. Tant pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout à fait à sa honte. La verité se presente à lui

mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnuſt point,& il prend des miſteres ridicules pour elle ſeulement,parce que ce ſont des miſteres.Ie ſuis perſuadé que ſi la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres ni proprietes des Planetes, ni fatalitez attachées à de certains tems,ou à de certaines revolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable; *Quoi, n'eſt-ce que cela?*

PA. Vous traitez de ridicules des miſteres où vous n'avez ſçû penetrer,& qui en effet ſont reſervez aux grands Hommes

MO. J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces miſteres-là,que ceux qui les comprennent; mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA.Mais vous qui décidez avec tant d'autorité;quel métier avez-vous donc fait pendant vôtre vie.

MO.Un métier bien diferent du voſtre. Vous avez étudié les vertus des Genies,& moi, j'ai étudié les ſottiſes des Hommes.

PA.Voila une belle étude.Ne ſçait-on pas bien que les Hommes ſont ſujets à faire aſſez de ſottiſes?

MO.On le ſcait en gros,& confuſement ; mais il en faut venir aux détails,& alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PA.Et à la fin quel uſage en faiſiez-vous?

MO J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois,& là, je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

PA. Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille verité.

MO. Rien n'eſt plus facile On leur prouvé leurs ſottiſes ſans employer de grands tours d'éloquence, ni des raiſonnemens bien méditez. Ce qu'ils font eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyez auſſi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entens, vous eſtiez Comedien. Pour moi, je ne conçois pas le plaiſir qu'on prend à la Comedie. On y va rire des mœurs qu'elle repreſente, & que ne rit-on des mœurs mêmes.

MO. Pour rire des choſes du monde, il faut en quelque façon en eſtre dehors ; & la Comedie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme ſi vous n'y aviez point de part.

PA. Mais on rentre auſſi-toſt dans ce tout, don on s'étoit moqué; & on recommence à en faire partie.

MO. N'en doutez pas. L'autre jour en me divertiſſant, je fis ici une Fable ſur ce ſujet. Un jeune Oiſon voloit, avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpece quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pié de terre, il inſultoit au reſte de la baſſecourt. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous voy au deſſous de moy, & vous ne ſcavez pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fucourte, l'Oiſon retomba dans le même tems.

PA. A quoi donc ſervent les reflexions que la Comedie fait faire, puis qu'elles reſſemblent au vol de cet Oiſon; & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes?

MO. C'eſt beaucoup que de s'être moqué de ſoi; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité, pour nous empêcher d'eſtre la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que

dans le tems qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement, une autre partie s'en moque ; & s'il en étoit besoin même, on trouveroit encore une troisiéme partie qui se mocqueroit des deux premieres ensemble. Ne diroit on pas que l'Homme soit fait de pieces raportées !

PA. Je ne vois pas qu'il ait matiere sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques legeres reflexions, quelques plaisanteries souvent mal fondées, ne meritent pas une grande estime; mais quels efforts de meditation ne faut-il pas faire pour traiter des sujets plus relevez ?

MO. Vous revenez à vos Genies, & moi je ne connois que mes Sots. Cependant, quoi que je n'aye jamais travaillé que sur ces sujets si exposez aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comedies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode ; les productions de l'esprit ne sont pas au dessus de la destinée des Habits. J'ai vû je ne sçai combien de Livres, & de genres d'écrire, enterrez avec leurs Auteurs, ainsi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts, les choses qui leur ont été les plus precieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les revolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes Pieces. J'en sçai bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

qu'il falut mourir, pour l'avoir recûë trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lors que je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes Meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecossois qui eût jamais été, & qu'une longue fiévre quarte dont il relevoit l'avoir encore rendu plus effroyable. Je ne sçai s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa veuë me fit.

M. STÜART. J'ai rendu tant d'honneur à ta memoire, que je t'ai fait mettre dans le Tombeau des Rois d'Ecosse.

D. RIC. Je suis dans le Tombeau des Rois d'Ecosse?

M. STÜART Il n'est rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut! faut il que je t'aye quitté pour m'amuser à gouverner un Royaume.

M. STÜART Tu te plains! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela; point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de genie pour jouër du Lut.

M. STÜART. Ton Lut te tient toûjours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as tu eu auparavant de journées agreables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais

été que Muſicien? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi mediocre.

D. Ric. J'euſſe cherché mon bonheur dans moi-même.

M. Stuart. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des reflexions oiſives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philoſophes qui ſont ici. C'eſt bien aux Hommes à voir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. Ric. Il ne leur manque que d'en eſtre perſuadez. Un Poete de mon Païs a decrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquietude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il y a un charme de la même nature ſur le bonheur des Hommes, il eſt dans leurs propres penſées, mais ils n'en ſçavent rien ; il ſe preſente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. Stüart. Laiſſe-là le jargon, & les chimeres des Philoſophes. Lors que rien ne contribue à nous rendre heureux, ſommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'eſtre par noſtre raiſon?

D. Ric. Le bonheur meriteroit pourtant bien qu'on priſt cette peine là.

M. Stüart. On la prendroit inutilement, il ne ſçauroit s'accorder avec elle, on ceſſe d'être heureux ſi-tôt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'eſtre. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croiriez-vous qu'il ſe portât bien. Moi, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté il faut qu'il ſoit dans les Hommes ſans qu'ils l'y mettent ; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſemble à

ces santez qui ne se soûtiennent qu'à force de remedes & qui sont toûjours tres foibles,& tres incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIE'ME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoistre les Païs du Nort, presque aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande, enfin j'ai été mourir en Suéde, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DE. Je voi par le Plan que vous me faites de vostre vie qu'elle a été bein douce;elle n'a été occupée que par la Philosophie ; il s'en faut bien que je n'aye vécu si tranquillement.

DES.C'a été vôtre faute. Dequoi vous avisiez vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie,& de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servites ? Vous entreprites de vous faire passer pour le Prince Demetrius, à qui le Trône apartenoit, & vous aviez déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Demetrius, qui ayant pris ce nom l'un aprés l'autre,avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient peri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie

plus nouvelle ; il n'y avoit pas d'aparence que celle-là qui étoit déja usée, dût reüssir.

LE FAUX DE. Entre nous, les Moscovites ne sont pas des Peuples bien raffinez. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs, mais Dieu sçait sur quoi cela est fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pûssent se laisser duper par trois Faux Demetrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâstes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous, d'un air de dedain, *Quoi est-il encore question de voir des Demetrius?*

LE FAUX DE. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considerable. Le nom de Demetrius étoit aimé, on couroit toûjours aprés ce nom. Vous sçavez ce que c'est que le Peuple.

DES. Et le mauvais succez qu'avoient eu les deux autres Demetrius ne vous faisoit-il point de peur?

LE FAUX-DE. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il faloit être le Vrai Demetrius, pour oser paroistre aprés ce qui étoit arrivé aux deux autres ? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Demetrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans estre assuré de le pouvoir soutenir par des preuves trés-vrai semblables?

LE FAUX DE. Mais vous, qui me faites; tant de questions. & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les veritez, inconnuës jusqu'alors devoient être renfermées?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes, pour me pouvoir flater qu'elles étoiẽt

vrayes,& assez nouvelles,pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DE. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui avec des opinions aussi bien fondées que les vostres, n'avoient pas laissé d'estre reconnus à la fin pour de mauvais Philosophes ? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me sçauriez un nommer que deux Faux Demetrius, qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisiéme dans mon espece, qui eût entrepris de tromper les Moscovites;mais vous n'étiez pas le milliéme dans la vostre, qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DES. Vous sçaviez bien que vous n'estiez pas le Prince Demetrius; mais moi, je n'ai publié que ce que j'ai crû vrai,& je ne l'ai pas crû sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie, que depuis que je suis ici.

LE FAUX DE. Il n'importe, vostre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse pour assurer si hautement que vous aviez enfin decouvert la verité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi, que quand il se présente de nouveaux Philosophes, je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix; *Quoi,est-il encore question de Philosophes & de Philosophie !*

DES. On a quelque raison d'estre toûjours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de tems en tems quelques petites veritez peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie j'avouë que cela n'avance guere. Je croi aussi que l'on trouve quelquefois la verité sur des Articles considerables,mais le malheur est qu'on ne sçait pas

qu'on l'ait trouvée ; car la Philosophie (je croi qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain Jeu à quoi joüent les Enfans ou l'un d'entre eux qui a les yeux bandez, court aprés les autres. S'il en attrape quelqu'un , il est obligé de le nommer , s'il ne le nomme pas , il faut qu'il lâche sa prise,& recommence à coûrir. Il en va de même de la verité il n'est pas que nous autres Philosophes, quoi que nous ayons les yeux bien bandez,nous ne l'attrapions quelquefois , mais quoi ? Nous ne lui pouvons pas soûtenir que c'est elle que nous avons attrapée,& dés ce moment là elle nous échape.

LE FAUX DE. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver , on perdra courage,& on fera bien.

DES. Je vous garantis que vostre prédictiõ n'est pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entestez. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres,lui est reservé. Dans vingt quatre mille ans il viendra des Philosophes,qui se vanteront de détruire toutes les erreurs , qui auront regné pendant trente mille,& il y aura des Gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DE. Quoi, c'étoit hazarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisiéme fois;& à vouloir tromper tous les Hommes pour la trente-milliéme,il n'y aura rien à hazarder? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites?

DES. Oüi sur le Chapitre de la verité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Demetrius.

Le Faux De. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point estre Faux Demetrius, je me ferois Philosophe, mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie, & à desesperer de pouvoir découvrir la verité ; Car je craindrois toûjours cela.

Des. Vous aviez bien plus de sujet de craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les Hommes ne se décourageront point, cela ne leur arrivera jamais. Puis que les Modernes ne découvrent pas la verité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils ayent au moins autant d'esperance de la découvrir. Cette esperance est toûjours agreable, quoi que vaine. Si la verité n'est deuë ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. de Boulen.

J'Admire vôtre bonheur. Il semble que S. Valier vostre Pere ne commette un crime que pour faire vostre fortune. Il est condamné à perdre la teste, vous allez demander sa grace au Roi; estre jolie, & demander des graces à un jeune Prince,

c'est s'engager à en faire,& aussi tost vous voila Maistresse de François I.

La Duchesse. Le plus grand bonheur que j'ai eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie, par l'obligation où est une Fille, de sauver la vie à son Pere. Le panchant que j'y avois,pouvoit aisément être caché sous un pretexte si honneste & si favorable.

A. de Bou. Mais vostre goût se declara bien tost par les suites, car vos galanteries durerent plus long-tems que le peril de vôtre Pere.

La Du. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde sçait bien que qui fait un pas,en fera davantage,il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flate que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la Fortune m'offrit, & que je ne passerai pas dans l'Histoire pour n'avoir été que mediocrement habile.On a admiré que le Connétable de Montmorenci eût été le Ministre & le Favori de trois Rois;mais j'ai été la Maîtresse de deux,& je prétens que c'est davantage.

A. de Bou. Je n'ai garde de disconvenir de vôtre habileté, mais je croi que la mienne l'a surpassée.Vous vous êtes fait aimer long tems,mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins;tant qu'il a le cœur touché,cela ne lui coûte rien.S'il vous fait Reine,ce n'est qu'à l'extremité,& quand il n'a plus d'esperance.

La Du. Mais la passion d'un Amant a toûjours besoin d'être entretenuë,& un Mariage qui est une fois fait, ne donne plus de peine. Il est aisé d'irriter l'Amour, quand on ne le satisfait pas,& fort mal aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin vous n'aviez qu'à refuser toûjours avec la même severité, & il faloit que

j'accordasse toûjours avec de nouveaux agrémens.

A DE BOU. Puis que vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoûte à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu

LA DU. Et moi, si je me suis fait aimer tresconstamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidelité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni reputation de vertu.

LA DU. Je l'avois ainsi compris, car j'eusse compté la reputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages, des infidelitez que vous fistes à vôtre Amant, & qui selon toutes les apparences, furent secretes. Elles ne peuvent servir à relever vôtre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roy d'Angleterre, le Public qui étoit instruit de mes avantures, ne me garda point le secret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DU. Je vous prouverois peut-estre, si je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II. avec assez peu de mistere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce point là. Le manque de fidelité se peut ou cacher, ou reparer; mais comment cacher, comment reparer le manque de jeunesse? J'en suis pourtant venüe à bout. J'étois coquette, & je me faisois adorer; ce n'est rien, mais j'étois âgée. Vous vous étiez jeune, & vous vous laissates couper la teste. Toute Grand'Mere que j'étois, je suis assurée que j'aurois eu assez d'adresse, pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'est là la tache de ma

vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur vôtre âge même, qui est vôtre fort. Il étoit assurement moins difficile à déguiser, que la conduite que j'avois euë. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se resolvoit à me prendre pour sa Femme, mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en vôtre faveur, & accoûtumé peu à peu aux changemens de vôtre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toûjours belle.

LA. DUC. Vous ne connoissez pas bien les Hommes. Quand on paroit aimable à leurs yeux on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut, vertueuse méme, quoi qu'on ne soit rien moins ; la difficulté n'est que de paroistre aimable à leurs yeux, aussi long-tems qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avez convaincuë, je vous cede ; mais du moins que je sçache de vous par quel secret vous reparâtes vôtre âge. Je suis morte, & vous pouvez me l'aprendre, sans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne foi, je ne le sçai pas moi-même. On fait presque toûjours les grandes choses, sans sçavoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à Cesar comment il se rendit le maître du monde, peut-être ne vous répondra-t il pas aisément.

A DE BOU. La comparaison est glorieuse.

LA DUC. Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de Cesar. Ce qu'il a de plus heureux; c'est qu'aux Gens qui ont executé d'aussi grandes choses que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer aprés coup, des desseins & des secrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne meritoient.

DIALOGUE V.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVoüez la verité. Vous étiez bien grossiers, vous autres Americains, quand vous preniés les Espagnols pour des Hommes descendus de la sphére du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroissoient de grands Oiseaux qui voloient sur la Mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'acord. Mais je veux vous demander si c'étoit un Peuple poli que les Atheniens.

F. COR. Comment ? Ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des Hommes.

MON. Et que dites-vous de la maniere dont se servir le tyran Pisistrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athenes, d'où il avoit été chassé? N'habilla t-il pas une Femme en Minerve ? (car on dit que Minerve étoit la Déesse qui protegeoit Athenes.) Ne monta t il pas sur un Chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens ; *Voici Pisistrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir*: & ce Peuple si habile & si spirituel, ne se soûmit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche?

F.COR. Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Atheniens ?

MON. Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire, par les conversations que j'ay eües avec diférens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Atheniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vû de Navires, ni de Canons, mais ils avoient vû des Femmes; & quand Pisistrate entreprit de les reduire sous son obeïssance, par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec vôtre Artillerie.

F.COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un panneau grossier. On est surpris, la multitude entraîne les Gens de bon sens. Que vous dirai-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut être pas, quād on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont crû dans tous les tems, que la science de l'avenir étoit contenuë dans un trou souterrain, d'où elle sortoit en exhalaisons ? Et par quel artifice leur avoit on persuadé, que quand la Lune étoit eclypsée, ils pouvoient la faire revenir de son évanoüissement, par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui osassent se dire à l'oreille, qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la terre ? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de rejoüissances, & de ces Poulets sacrés dont l'apetit décidoit de tout dans la Capitale du Mōde. Enfin vous ne sçauriés me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amerique, que je ne vous en fornisse une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne

vous

vous mettre en ligne de compte que des sottises Gréques, ou Romaines.

F. COR. Avec ces sottises-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MON. Nous étions bien-heureux, d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde ; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être sçavans. On n'est pas toûjours capable de suivre l'exemple de ces Grecs, qui apporterent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs Voisins. Pour les Arts, l'Amerique avoit trouvée des moyens de s'en passer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires, quand on sçait écrire ; mais nous ne sçavions point écrire, & nous faisions des Histoires. On peut faire des Ponts, quand on sçait bâtir dans l'eau : mais la difficulté est de n'y sçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes' où ils n'ont rien entendu ; je veux dire, par exemple, des Pierres prodigieuses, qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pû élever sans machines, aussi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela ? Il me semble que jusqu'à present vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amerique.

F. COR. Ils sont assez prouvez par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmi nous, la force & la violence n'y ont point de lieu, toutes les Puissances y sont moderées par la jus-

tice ; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes legitimes ; & même voyez à quel point nous ſommes ſcrupuleux. Nous n'allames porter la guerre dans vôtre Païs, qu'aprés que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & decidé cette queſtion pour nous.

Mon. Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne meritoient : mais je croi que vous êtes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiez ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalitez, la rendroit bien ſemblable à l'Amerique, La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embaraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions, mais elle ne va point juſqu'à vos ſentimens, & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos pretextes.

F. Cor. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Heritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Eſt-il bien affligé ? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

Mon. J'entens ce que vous voulez dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont ; que les Heritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens ; ils reçoivent cette proteſtation, & pour lui en donner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalitez ne ſervent qu'à marquer un droit qu'elle a & que vous ne

lui laissez pas exercer ; & vous ne le faites pas, mais vous representez ce que vous devriez faire.

F COR. N'est ce pas beaucoup ? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MON. Mais vous vous souvenez d'elle aussi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pays barbare selon eux, & peu à peu ils en avoient si bien pris les coûtumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne sçai quel déplaisir d'estre devenus Barbares; & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient. Ils lisoient en Grec leurs anciennes Loix, qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se separoient. Au sortir de là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Pays. Il étoit question chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raison. Ils sçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faisoient mention, mais legerement, & sans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque sorte; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoistre, & de la mépriser.

F. COR. Du moins, quand on la connoist mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MON. Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cedons ? Ah ! que n'avions-nous des Vaisseaux pour aller découvrir

vos Terres ; & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquerir, que vous en eustes de conquerir les nôtres.



JUGEMENT
DE
PLUTON,
SUR LES DEUX PARTIES DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

A MONSIEUR
L. M. D. S. A.

MONSIEUR,



Enez m'en compte, ſi vous voulés ſans vous je n'euſſe point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien de fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même tems de plus aiſé, que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira. faites vous revenir quelqu'un de ſon premier Jugement ? Perſonne du monde. Et puis pourquoi feroit-on revenir les Gens ? Leur premier jugement

a ſouvent été fort bon. Pour la facilité,vous demeurerez d'accord,qu'on en a aſſez à découvrir les défauts d'autrui.Tout pareſſeux que je ſuis,je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoi que l'emploi paroiſſe aſſez étendu,je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du tems pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la penetration avec laquelle un Critique démeſle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçeu les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient; ou bien on les avoit apperçeus,& on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur,où il n'en eſt pas ſuivi. A ce compte, pourquoi ai-je fait une Critique? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccez des Dialogues des Morts? Je n'ay pas tant d'autorité auprés du Public. Eſt ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts par tout? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique?Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc? Je ne ſçai ſi on voudra bien croire que cette mauvaiſe Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en manuſcrit vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en recompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſevere à l'égard de l'Ouvrage, & plus honneſte à l'égard de l'Auteur, qui aſſurement a merité l'eſtime que l'on a pour lui. Nos premieres penſées nous réjoüirent, & vous vouluſtes que je travaillaſſe. Je l'ai fait. Si je l'ai fait ſans ſuccez, je ſerai aſſez payé de la peine que j'ay priſe, par

le plaisir de vous avoir prouvé que je suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble
& trés-obeissant
Serviteur,
D. H.

Extrait d'une Lettre de l'Auteur des Dialogues des Morts, à son Libraire.

JE me tiens fort honoré des diverses Critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moi. Puis qu'on vous les offre, si vous y croyez trouver vostre compte, imprimez les toutes; je ne me servirai point du droit que vous me donnez de vous en empêcher. Je n'ai point prétendu faire un Ouvrage sans défauts; & si ces Critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me suffit. Pour en estre seur, faites les voir à Mr.... qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire retrancher, s'il y trouve des choses qui ne soient pas précisement contre les Dialogues des Morts.

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de desordre dans les Enfers. C'est une confusion que l'on avoit de la peine à croire. Il y avoit auparavant diferens Quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mot ; mais depuis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout est renversé. Les Courtisanes se sont jettées dans le Quartier des Heros, & leur ont dit cent sottises, dont la gravité de ces Messieurs a été fort offensée. Les Sçavans qui faisoient la cour aux Princes, les ont traitez comme les Princes devoient traitter les Sçavans. Les rangs qui étoient reglez entre eux selon l'ordre naturel, ont été troublez, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la suite d'Erasme, & qui le traitoit de Majesté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne sçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin

par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point on croyoit qu'il se fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Aristote qui parloient ensemble, & dans le tems qu'il poussoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philosophes, il apperçeut proche de là Homere & Esope, qui estoient sortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens, & puis pour se dire des injures; & un peu plus loin l'Empereur Adrien, & Marguerite d'Autriche, qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le dessein de se batre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de troubles. Il resolut d'en faire la Critique publiquement mais cõme il n'est pas trop fin sur ces matieres, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit; mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les Accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais, que pour Lucien, & les trente-six Morts interessez dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquassent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse. Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin. Il bailloit à chaque moment, parcequ'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venuë de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses costez, plus refrognez & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts

en Jugement où il eust dû paroître lui-même en qualité de Criminel ; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts ; que toutes les fautes de son Imitateur, pouvoient fort justement estre mises sur son compte, & qu'on lui donneroit peut-estre de la peine à lui-mêmes, si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues, approuva que l'on fit le Procez à ceux mêmes de Lucien, & Chrisippe ravy d'avoir une occasion de se vanger, continua ainsi.

Je voi, dit il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur, & dédaigneux. Il est ravy qu'il a eu les Rieurs pour luy en l'autre monde, mais je ne sçai s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces Plaisans, forts sujets aux repétitions, & qui n ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'Epitre qu'on lui adresse, *Qu'on est bien faché qu'il eut épuisé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroistre en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Vieillards dont ils se croyoient heritiers, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que quelque tentation qu'eust pu avoir son Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne lui eust pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ses sujets en mille manieres toutes fort semblables. Sur tout, combien de Dialogues sur ces pauvres Heritiers trompez ? Qui l'obligeroit à dire toûjours des choses nouvelles, on le reduiroit peut estre à une petite demy-douzaine de Dialogues de Morts.

Pour moy, j'opinerois qu'à cause de ses repetitions, on le mît ici en la place de Sisiphe, & qu'on lui donnât cette grosse Pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses Sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Crisippe encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre; mais Rhadamante qui est un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort sévérement; Il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on s'y vouloit opposer, il falloit s'en aviser plûtôt. Vous estes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévére que celui de Rhadamante: Et ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moy? Je suis un Mort de seize-cens ans, admiré pendant seize-cens ans, & au bout de ce tems-là on vient m'inquieter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Autheur d'un petit Livre. *Elle est, trop guindée*, dit-il. Je mourus trop serieusement, je ne fis pas assez réjoüissant dans cette action Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philosophe; je ne m'avisai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignone.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflay point. Il est pourtant sûr que je donnay ordre à tout sans aucun trouble, que je ne diferay à me tuër, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes Amis qui s'étoient mis sur la Mer, & qui tâchoient de se dérober à César; que dés qu'on me les eût apportées, je me donnay le coup.

coup. Comment donc cet Homme là veut-il que l'on meure ? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modele d'une mort qui lui plaise, afin qu on se regle là-dessus, & qu'un Héros soit sûr de son fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content ? Les grands Hommes seront-ils obligez à dire des sottises à leur ame, & les Filles à se plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu se moquer du jugement que dix sept siecles avoient prononcé sur ma mort ? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité ? De quel droit va t-on dégrader ses Héros ?

Toute l'Assemblée commençoit à être émuë de la vehémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien se leva, & dit froidement. Ne faites point tant de bruit pour les interests de l'Antiquité, elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la verité, & vous oste vôtre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien, car il me met aussi-tôt en vôtre place, moy qui n'étois point auparavant compté pour un Héros; par la maniere dont j'estois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me resoudre à la venir trouver. Je fus extrémement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Medecins imaginassent un moyen de me faire vivre, & je suis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son Livre est fort joly, & que je me plais fort à le lire. Il me console de tous ceux que je sçay qui ont dit du mal de ma mort, il ne

faut desesperer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plûpart des Histoires, & aprés je ne sçai combien de tems, me voila sans y penser devenu Heros.

Oui, mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh; reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'est la Loi commune. Les Autheurs sont maîtres de leurs graces, ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela Pluton redoubla son serieux, & défendit à Adrien de debiter des maximes si dangereuses; & pour regler ce qui étoit en contestation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

Qu'il n'étoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même sous prétexte de compensation, ou pour remettre d'un costé ce qu'on osteroit de l'autre.

Aprés cet Arrest, Caton cria qu'on laissoit encore indecise la principale Question, qui étoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on n'y mît ordre, il n'y avoit point de Morts si venerables qui pussent être à l'abry des plaisanteries; qu'il falloit définir un tems dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée, & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homere, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La Question que l'on traite, le regarde; il a appris à son Copiste à ne respecter

rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand, & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiste un autre ; mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands Hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs. C'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déja souvenu de moy dans ses plaisanteries, mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tõber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune Personne l'art de la coqueterie, mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire? Phriné pouvoit pretendre à regler le nombre des conquestes d'une Courtisane naissante, & luy dire, *Ne recevés point tant d'Amans à la fois, c'en est trop, il en arrivera quelque desordre:* Mais Phriné regle le nombre de mes Conquêtes & me dit, *Vous ne deviés point songer à la Perse, ny aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Isles voisines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie Mineure.* Enfin Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *Petite Conquérante*; dit-il en se tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondez donc, où en aviez vous tant appris ? Phriné répondit toute en colere, j'ai déja dit je ne sçai combien de fois que je ne voulois point qu'on m'appellât *la Petite Conquerante*. Tous ces Morts me vien-

nent rire au nez en me donnant ce nom-là, mais je pretens bien qu'ils s'en corrigent ? car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en est corrigé, & on m'a dit que dans sa seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquérante* mais *une aimable Conquerante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir, on m'appelleroit *jolie Femme*. Je voy que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables, sont au desespoir de ce qu'on m'a honore de cette qualité dans les Dialogues Elles prétendoient en être en possession, & il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Personne de mon metier, mais enfin je suis ravie que leur vanité ait été rabatuë ; & que parmy toutes celles de mon espece, on ait fait choix de moy pour estre la premiere que l'on nommât *jolie Femme*. Hé-bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante, la jolie Femme*, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds ; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettez les Conquérans au dessous des Femmes, *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises, & que les Femmes n'en ont pas besoin pour les leurs ; que vous étiez seule, exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expeditions, & que je n'étois pas le seul qui agit dans les miennes.* Laissez-moy en repos répondit Phriné, Je ne veux disputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'esprit ; mais ici, vous êtes un vrai Sophiste. Je croy que c'est parce que vous estes sous les yeux de vôtre Précepteur Aristote. Aussi-tôt Pluton prononça,

Que Phriné ne se mesleroit que de son métier.

Et elle en faisant une grande revérence, répondit, trés-volontiers.

Aristote dans le même moment, cria qu'il en faloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Disciple, disoit-il. On lui a mis en tête une Courtisane, & à moy un vieux Débauché, & c'est le vieux Débauché qui me fait la Leçon sur la Philosophie, comme c'est la Courtisane qui la fait à Alexandre sur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues, c'est une regle infaillible que vous trouverez toûjours tout renversé. Du moment que vous voyez ensemble un Sage & un Fou, assurez-vous que le Fou sera bien au dessus du Sage. Si l'Auteur s'avise d'assortir ensemble Agamemnon & Thersite, soyez sûr qu'Agamemnon n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pié là, vous ne devez pas estre étonnez qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me definisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage, je me plains de ce que je ne sçai pas du moins le lui disputer un peu; je me plains de ce que je suis un Sot. Quoi, n'avoir pas un seul mot à lui répondre! Estre confondu par sa Chansonnette! Où sont tous mes Livres? Ne me fournissoient ils rien dont je puisse me servir? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire? Toy même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans nôtre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon; quand je lûs le titre de nôtre Dialogue, je tremblai. Je crûs que tu m'allois

faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moy qui étois le Docteur du Dialogue. J'ay donné commission à tous les chers Disciples que j'ay eus dans l'autre Monde, de bien boire à la santé de l'auteur, de déclarer la guerre à tous les Peripateticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon novueau Sisteme de Philosophie dans l'Université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, & qu'il ne disoit rien de serieux pour la défense du Dialogue, il déclara.

Qu'un Dialogue ne seroit point composé d'Anacreon, qui parleroit tout seul ; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre, & qu'une petite Chanson ne seroit point du meme poids que quantité de gros Infolio

Virgile prit aussi-tôt la parole, pour se plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ses Géorgiques, où il faisoit un Compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Aretin Vous vous réjoüissez sur cette Fille de Thétis, & sur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans vôtre siecle ; mais dans le mien c'étoit comme si j'eusse loüé Auguste sur sa valeur, & sur sa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles sont de tout Païs, & moy je dis que les sottises sont de tous les siecles. Vous seriez bien-heureux d'avoir été Ancien pour avoir droit de dire des choses, que nous autres Modernes nous n'eussions osé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Histoire Romaine. N'avez-vous jamais oüy parler de ces Apothéoses qu'on faisoit pour les Empereurs ? César étoit devenu une Etoile après sa mort ; on pouvoit prédire à Auguste une desti-

née aussi glorieuse. Presentement que la mode des Apotheoses est passée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Aretin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoses. Vous pouviez loüer Auguste d'une maniere simple & naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit aprés sa mort; mais parce que l'Apotheose est beaucoup plus surprenante, & moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coûtume reçeuë chez les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, repliqua Virgile, mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apotheoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elisées? Non ; répondit Aretin, je ne croy pas que les Champs Elisées fussent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvez fort la maniere dont je loüe Caton, en disant *qu'il preside à l'Assemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Elisées sont separés d'avec les autres.* Si les Champs Elisées, aussi-bien que les Apotheoses ne passoient que pour des fadaises, la loüange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh ! dit aussi-tôt Aretin, la loüange que vous donnez à Caton, veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisées, on y separeroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguste, vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçeus aprés leur mort parmi les Divinitez, on respecteroit assez

Auguſte pour luy laiſſer choiſir le rang, & l'employ qu'il lui plairoit. L'une & l'autre loüange eſt fondée ſur une ſupoſition, & l'une de ces ſupoſitions n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. En verité mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerez pas aiſément. Croyez-moy, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton qui étoit fort aigry contre le nouvel Auteur, ſe ſouvient que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la loüange que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte, & vraye dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choſes aux loüanges. Je ſuis donc le plus honnête Homme de tous les Gens de bien. Je n'ay donc pas été un lâche, qui n'ait oſé ny vivre ny mourir de bonne grace. Ne m'établira t-on point de caractere ? Ne me dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois ?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant; il faut bien défendre contre Caton, ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vû deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant ſa famille, & pleurant comme un Enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moy. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même : il n'y a que les ſept Sages, Gens qui ne ſont pas.

tout-à-fait irreprochables, comme on ſçait, qui ſoient morts gayement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voila donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus veu qu'il ne dit. Il paroît aſſez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues à crû qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extremement tort de ſe plaindre de lui, je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne,

Lucien qui veritablement n'avoit rien à repondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre, ni de ſe juſtifier; & Pluton voyant ſon ſilence, déclara

Qu'il defendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien ny de dire du bien de perſonne de peur des contradictions.

Aprés cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoûtat, & dit d'une maniere aſſez tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux qui étoient les plus preſſez de faire leurs plaintes, que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus dégard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui; que Lucien, & ſon Imitateur, l'avoient aſſez maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere; mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en enten-

dre ; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eût dit si l'Auteur avoit receu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte ; qu'autrement il desavoüoit tout,& qu'il entreprenoit de soûtenir que ses Ouvrages étoient pleins de misteres,& d'Allegories ; que si l'on ne reprimoit cette licence des Auteurs , Achille avoüeroit bien tost qu'il mouroit de peur dans le combat , & Penelope qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulisse,qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'assurer de n'être pas ressuscité quelque jour,pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent si justes,& de plus son autorité leur donnoit tant de poids,que Pluton,sans écoûter Esope qui vouloit répondre, défendit.

Que l'on fit jamais parler personne contre soi-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content.Il fit souvenir Pluton qu'il falloit vanger l'Antiquité, des insultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi,disoit-il , Lucien n'a pas respecté mon nom , qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui ne respecte pas ce même nom , qui a presentement une antiquité de prés de trois mille ans. Ce nombre infini d'Hommes qui dans une si longue suite de siecles ont adoré mes Ouvrages,c'étoient donc des Fous? On condamne en un moment,& sans y faire trop de reflexion , tant de jugemens qui ont tous été conformes. La préoccupation peut beaucoup , dira-t-on. Quand les uns ont crié, merveille, tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire, n'osent

le déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pû avoir une si grande reputation sans la meriter, & je croirai en effet ne l'avoir pas meritée.

Homere fut secondé de je ne sçai combien d'Anciens qui étoient tout fort offensez du peu d'égard que l'on avoit eu pour eux. Chacun representoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages qu'on portoit en sa faveur. Enfin Pluton ayant plus deliberé qu'à l'ordinaire sur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna.

Que les Anciens seroient toujours venerables, que Lucien qui ètoit un des premiers qui se fussent revoltez contre eux, ne joüiroit point des privileges de l'Antiquité, & seroit toûjours sujet à la critique, & que quiconque voudroit à son exemple, medire des Anciens, seroit obligé de reconnoître publiquemēt qu'il trouveroit bon qu'on le traitât de mechant Auteur, quand même il arriveroit que ses Ouvrages seroient generalement approuvés, & avoüeroit qu'il n'auroit pas réussi dans son entreprise, pour avoir eu l'estime du Public.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elizabeth d'Angleterre ? Quoi, vôtre Majesté ne trouvera pas bon que je demande reparation pour elle? Vôtre Majesté ne parlera point, mais je suplie Vôtre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai, & je ne paroîtra agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Vôtre Majesté, je ne puis soufrir que Vôtre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre repeter tant de fois *Vostre Majesté*, & de plus, ces titres-là ne sont gueres usitez dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort serieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds, & si peu ordinaires chez les Morts qu'afin de reparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût sçeu si peu vivre; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un Homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en contestation Elizabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite; mais elle s'obstine à dire qu'une Femme doit toûjours éviter ces sortes d'éclaircissemens, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage que d'en tirer reparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicestre, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elizabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualitez*; & en même tems on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Précieuse nouvellement morte, soupçonner Elizabeth de quelques actions indecentes! Cela se peut-il? Elizabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des desseins, de faire des preparatifs, & de n'executer point*. Elizabeth faisoit peut-être quelque pas dans le Païs de Tendre, mais assurément elle se gardoit bien d'aller jusqu'au bout.

Et

Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable, *Ce qu'on obtient, vaut toûjours moins qu'il ne valoit quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de noſtre imagination à la realité, qu'il n'y ait de la perte?*

Que vous êtes peu délicate? interrompit Smindiride, qui ne vaut gueie mieux qu'une Pretieuſe! Vous croyez que l'imagination augmente les plaiſirs, c'eſt tout le contraire. *Helas! que les Hommes ſont à plaindre, leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agreables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encor moins.* Vous êtes fou dit un gros Hollandois, ſi vous vous plaignez de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choſes agreables qu'elle leur fournit. Ce ſont les plaiſirs ſimples, & communs qui ſont les plus doux. Sçavez-vous combien Elizabeth fut flatée de cette expreſſion à la Hollandoiſe, dont je me ſervis pour la loüer? Je n'étois point un Hõme qui rafinât beaucoup ſur les plaiſirs; je ne ſçavois ſur cette matiere-là que ce que tout le monde ſçait; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma ſcience, & à mon départ j'eus un beau preſent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon en s'adreſſant à la Pretieuſe qui avoit parlé, que ce gros Garçon là n'ait tiré la Reyne hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taiſez-vous, dit Pluton tout en colere. La teſte me tourne. Je ne ſçai plus où j'en ſuis. Je ne ſçai plus dequoi il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que des preparatifs, & des eſperances. Et puis voila Elizabeth qui a des gouſts plus ſoli-

des avec les Hollandois. On reproche à cette Personne, qui ne veut jamais de realité, que sa Virginité est fort douteuse, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y sont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimeriser sur les plaisirs, on dit que les plus simples & les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tout cet embaras-là ?

Ce ne sera pas moy, répondit Eaque. Ny moi non plus, dit Radamante ; nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuides les diferens de tous ces Discoureurs que vous avez fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien ni les uns avec les autres ; ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne sçavez tous deux par où en prendre j'ordonne.

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il aportoit quelques nouvelles, & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'aquiter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

Trés-honorez Morts,

IL court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous vôtre nom, parce qu'on y a traité des matieres si importantes, que des Vivans n'eussent pas pû avoir ensemble de ces sortes d'entretiens, eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort serieusement dequoi nous étions capables, & avec tout le respect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas parû si sublimes, que nous desesperassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulierement croyent qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnez Sorel & Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est crû obligé d'aller deterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux Femmes d'ici haut; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne

faudroit ; que les Histoires d'Agnés Sorel & de Roxelane, sont fort propres à persuader aux Femmes qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination, sur les sujets qui leur conviennent ; mais enfin elles sont si convaincuës de leur propre merite, qu'elles ne trouvent point tout cela au dessus de leur portée. Nous vous prions donc, Tres-honorez Morts, de souffrir que nous ayons ici haut des Conversations aussi spirituelles & aussi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entrêtenir nous-mêmes, ce qui ne sera assurement que le plus tard que nous porrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts, & aussi-tôt Pluton déclara.

Qu'il ne seroit point de besoin d'être Mort, pour dire des choses aussi pleines de morale, & de raisonnement, que celles qui se disent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrêt. Elle representa que si elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe resiste, on veut qu'il resiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas assez pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord ; ni si fort qu'il ne se rende jamais* ; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fond de Logique, & une certaine combinaison méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable, que si l'on vouloit bien penétrer dans la profondeur de cette

penſée,il ſembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour determiner lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre, & qu'aprés une mûre deliberation de Philoſophes qui auroient examiné la Queſtion ſelon leurs regles, on auroit donné le parti d'attaquer aux Hommes, & celui de ſe défendre aux Femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres ſolidement ; que cette ſolidité étoit d'autant plus admirable,que les matieres étoient galantes & qu'enfin il étoit bien ſeur que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée,elles qui ne font qu'efleurer les choſes legerement, & y repandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-toſt qu'elle eut ceſſé de parler,Petrarque ſe montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée;qu'auparavant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable;mais qu'elle vouloit preſentement faire des Diſſertations ſur tout,que ſa nouvelle folie étoit d'aprofondir toûjours les matieres,& de les traiter methodiquement; que quand il croïoit lui dire quelque choſe de galant & d'agreable,il trouvoit une Raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter contre lui ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus,il n'étoit point content qu'elle s'accoûtumât avec Sapho; qui étoit une tres dangereuſe compagnie ; que veritablement Laure avoit pris le bon parti, en ſoûtenant que c'étoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à ſe defendre ; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons ſentimens où elle étoit encore,& qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Loüis XII. Roy de France, & le Duc de Suffolc,ſe joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre, les

mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princesses avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propositions generales. Elles avoient ensemble de longues conversations, où elles ne se repondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'étoit presque plus possible de les tirer de leurs speculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait souffrir Loüis XII. pendant sa vie, quoi qu'elle eust quelquefois l'humeur assez aigre & assez difficile & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du tems qu'ils étoient mariez ensemble, quoi que l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toûjours de justes apprehensions à un Mari.

Pluton pour remedier à ces desordres, défendit *Que l'on fit les Femmes si grandes raisonneuses, de peur des consequences.*

Aprés cela on vit Hervé qui venoit accuser Charles V. devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de repondre à une Question d'Anatomie, qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées, & sur les Anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire, il faut qu'Hervé soit fou. Faire des Questions d'Anatomie à Charles V. Est-il Chirurgien? Hé quoy, leur répondit Hervé, ignorez-vous que Charles V. parle à Erasme comme un Docteur, sur les fibres, & sur la conformation du cerveau, en quoi il pretend que l'esprit consiste,? Il sçait que l'Anatomie la plus délicate ne sçauroit apercevoir cette diference d'organes, qui fait la diference des genies, & aprés cela il

ne voudra pas répondre à mes Questions?

Qu'on me delivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t il trouvé qu'un Empereur dust sçavoir l'Anatomie ? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues ? Ce que j'y dis d'Anatomie n'est rien du tout, répondit Charles V. ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sçache. Mais repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui sent tout-à-fait son Physicien de profession; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. est-il defendu à un grand Prince de sçavoir quelques termes des Sciences? Non répondit Hervé; mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses, & laisse les termes aux sçavans, & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il sçait ; mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna.

Que Charles V. ne parleroit plus si sçavamment de Physique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je sçai bien, ajoûta le Roy des Enfers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui est un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle *d'une mort grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Sçavans dés qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne connois pas trop bien où une Femme, & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mistere ; mais laissons-la en repos, il faut finir, elle sera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres..

Hervé se presenta encore une fois, & dit qu'il

s'étoit plaint que Charles V. qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Phisique, & que presentement, il se plaignoit qu'Erasistrate qui étoit Medecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Medecine. J'ai découvert la circulation du sang disoit Hervé & Erasistrate, marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi à vôtre avis? C'est que sans sçavoir que le sang circulât, il a gueri le Prince Antiochus de sa fiévre quarte, par un moyen à la verité, fort ingenieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Medecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Medecin aura un Malade à guerir de la fiévre, il fera passer devant lui toutes les Femmes de sa connoissance, lui tiendra le poulx pendant ce tems-là, remarquera celle dont la veüe redoublera l'émotion de son poulx & ensuite ira negocier, pour faire obtenir à son Malade cette Femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient que la connoissance de la circulation du sang n'est pas necessaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agissoit que de sçavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'est-ce pas là une belle consequence? Si c'est ainsi qu'il raisonnoit du tems qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyez en ces Lieux!

La fin de cette Harangue fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre ; mais Pluton qui ne crut pas que sa reponse pût être bonne, ne lui en donna pas le loisir ; & prononça brusquement.

Qu'Erasistrate, quoi qu'il eût gueri Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit, il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avez-vous? Voulez-vous parler ? J'en aurois bien envie, repondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité que j'en ai honte On n'a point du tout menagé mon honneur. Souvenez vous que Socrate, cette sage-Femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'apresent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissez, que de son tems les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'experience de tant d'années. Moi qui ne me souviés plus de ce que j'ai entrepris de soûtenir, je lui repons, *Que les Hommes ne font point d'experiences, parce que dans tous les siecles ils ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir ; & qu'ainsi par tout où il y a des Hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vite, *Et sur ce pied là, comment voudriez-vous que les siecles de l'Antiquité eussent mieux valu que le siecle d'aujourd'hui?* La verité est qu'aprés ce que j'ai dit, je n'ai rien a lui repondre; je suis pris, & j'accouche sottement. Je vous assure que si j'avois à recommencer; je donnerois bien plus de peine à ma sage-Femme; car moy qui prétens que les Siecles ayent degeneré, puis-je dire aussi-tôt: *Que*

tous les Hommes ont les mêmes panchants que par tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes sottises, J'avouë que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guere de memoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point là. Socrate triomphe, je le croi bien un autre moins habile que lui, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, né fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne pretendez point m'interesser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur, je suis tres-content de ce Dialogue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma loüange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me repondez qu'il est fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ay lû dans vôtre ame, & qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis, *Que je suis ravi de ce que vous m'apprenez que je m'étois toûjours bien douté que le monde deviëdroit meilleur, & plus sage qu'il n'étoit de mon tems*; car puis que ce n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extremité opposée à celle où vous êtiez, & de commencer déja à combattre vôtre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la sçavoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne refute aucunes opinions, que je ne les aye fait repeter je ne sçai combien de fois, & en je ne sçai combien de manieres à ceux qui les soûtiennent, mais dans ces Nouveaux

Dialogues-cy, j'ai bien plus d'esprit, je devine ce que j'ai à refuter. Roy des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate, c'est ainsi qu'il fait la Critique de nôtre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toûjours sur le même ton, je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il est vrai, mais assurement c'est à cause de ce Demon familier que j'avois.

Pluton qui prit la chose serieusement, ordonna *Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes de son Demon familier, pour deviner les pensees des autres, & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.*

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler, lors que Caron entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une Seconde Partie que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Aussi tôt ce fut un bruit incroyable dans l'assemblée. Tous les Morts se jettent sur Caron, lui arracherent le Livre, & sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble; sans songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton, qu'ils laissoient-là seul sur son Trône.

JUGEMENT DE PLUTON, SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amassa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette Seconde Partie ; chacun vouloit sçavoir s'il n'y étoit point interessé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Assemblée si nombreuse; car il falloit satisfaire l'impatience de tout le monde à la fois. A la fin Stentor fut choisi pour Lecteur ; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Herostrate, & Demetrius de Phalere, on remarqua la joye de Demetrius qui s'attendoit bien à estre loüé, sur l'Art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur ce qu'il avoit été également propre aux Speculations du Cabinet, & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infâme Herostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son Procés sur l'embrasement du

Temple d'Ephése, avec toute la rigueur qu'il meritoit ; mais il reprit un peu courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui. Ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement que Demétrius ne sçavoit que lui répondre, & lui-même il ne sçavoit qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue : que l'action qu'il croyoit qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, & que Demétrius étoit confondu.

Le pauvre Demétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses esperances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue en comparaison d'Herostrate, qu'il ne put, ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux mêmes du trouble, & de l'embaras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jetterent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les sages, à qui elle avoit oüi dire, *Qu'une Femme devoit aider elle-mesme à se tromper pour goûter quelques plaisirs, qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui dans les desseins de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la Philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embaraſſé que les Amans fidelles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes cruſſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit le même choſe que ſi elle eût été aſſez dupe pour compter ſur la fidelité d'un Amant.

Toutes les Mortes generalement ſe récrierent là deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flatées qu'on les dût aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline, qui étoit malheureuſement engagée à ſoûtenir que les Amans fidelles étoient extrêmement rares, s'embaraſſa dans une définition de la fidelité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préference entiere qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, quoy que bien des Femmes s'en contenteroient, n'étoit rien; il faloit, pour être fidelle, tenir bon contre le tems, & contre les faveurs: mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſez de peine à s'acquiter de ce qu'elle ne comptoit preſque pour rien.

Je croy que les Femmes vivantes ſeroient de même avis que les Mortes. Il n'eſt point beſoin que par des idées de fidélité rigoureuſes, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à être fidelles; & tout ce que dit Pauline ſur

cette matiere-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçeuës ny en ce monde, ny en l'autre.

Pour Callirhée, quoi qu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avoüoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est d'ordinaire disposé plus favorablement pour ces sortes de Gens-là, que pour de faux beaux Esprits. Elizabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhee. Cette Reine fort contente d'avoir dit, *Que les plaisirs étoient des Terres marécageuses, sur lesquelles il falloit courir fort legerement, sans y arrêter le pied*, reprocha fierement à Callirhée que c'étoit être bien hardie que d'oser dire aprés cela, *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces qu'elles ne toucheroient plus guere, si l'on y faisoit une reflexion un peu serieuse; que les plaisirs n'étoient pas faits pour estre examinez à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours reduits à leur passer bien des choses, sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée qui étoit simple & timide n'osa répondre à Elizabeth; & peut-être qu'une autre qu'elle, eût été bien embarassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigés qui lui a ôté sa Femme qu'il aimoit si tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas sujet de hair; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigés l'a tué. Pourveu qu'il puisse prouver qu'il n'a point tant de tort d'avoir voulu faire voir sa Femme dans le Bain à ce perfi-

de Favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une neceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſupoſant qu'un Empereur fut fort faché, parce qu'un Roy captif cria, *ſottiſe, ſottiſe*. D'un autre côté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roy, & de ne luy vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flatent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire, *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſe à faire au merite; qu'il n'y a point de Cœur à qui le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoy, diſoient les Morts qui avoient été galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'amour, & d'en dégoûter tout le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtinguez? Trouveroit-on quelque choſe de ſi doux à être aimé, ſi on croyoit ne l'être que par une certaine neceſſité de la Nature qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point ſe flater de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidelité, à ſon propre merite? Et que devient l'amour? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point beſoin de veritez deſagreables.

Ah! s'écria Elizabeth d'Angleterre. *Si l'on otoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit il?* Qu'ay-je fait à Gigez, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes; eſtce pour contredire, qu'il veut deſabuſer les Hommes des plus agreables chimeres de l'amour? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi

ſublime de la fidelité, que perſonne n'y eût pû parvenir; & voici préſentement Gigez qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable, que je ne ſçai ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à être amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homere, lors qu'il ſe vit intereſſé dans le Dialogue d'Helene & de Fulvie! Ce Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en colere? Toûjours des plaiſanteries ſur moy? Suis-je le ſeul aux dépens de qui on puiſſe divertir le Public? Se fait-on préſentement un honneur de m'inſulter? Faut-il dire du mal de moy, pour être bel eſprit? A-t-on mis la reputation à ce prix-là? Mais encore quel eſt l'endroit que l'on attaque? C'eſt peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conſeil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a été fort long, & fort opiniâtré. Les avis ſe partagent, on commence à s'échaufer de part & d'autre; mais comme il n'eſt pas tems alors de s'amuſer à conteſter, & que des Gens qui reviennent de la Bataille tout fatiguez, ne s'accommoderoient pas d'un Conſeil qui dureroit trop long tems, Priam remet les deliberations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille ſouper, mais que l'on ſe retire chez ſoy, qu'on prenne le repos dont on a beſoin, & qu'on répare ſes forces; car ce ſont deux choſes diferentes que d'ordonner qu'on aille ſouper, & que l'on aille reparer ſes forces, & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la premiere expreſſion, n'euſt pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indiferens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter; & ſouvent qui leur en changeroit un

seul,feroit grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par l'usage populaire ; pour être en droit de badiner sur la divine Iliade ? La réputation d'Homere ne sçauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes ? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts se mirent de son parti, & Fulvie fut obligée à desavoüer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque & de Theocrite de Chio,tous les Morts se regarderent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus,& ils jettoient les yeux de tous costez pour voir si Theocrite de Chio & Parmenisque ne se montroient point.Comme on ne les voyoit point paroître,Stentor cria encore plusieurs fois, *Parmenisque & Theocrite de Chio*, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine.Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues,& avoient negligé de se trouver à l'Assemblée. Dés que Theocrite entendit son Histoire,il s'écria.Ah, falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obscurité où j'etois pour faire revivre une detestable pointe que j'esperois que l'on auroit oubliée ? Quel plaisir prend il à r'ouvrir mes playes,à me faire souvenir,& à faire souvenir les autres que j'ai été un mauvais Plaisant,& qu'il m'en a coûté la vie ? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même,s'il eût voulu.

Parménisque parut si sublime, & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y entendoient,

étoient de ce ſtile. Il avoüa de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faiſoit dire, & pria Stentor de le repéter. Stentor le repeta, & Parmeniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que la premiere fois, demanda du tems pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît, car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts; prenez-y garde. L'auteur s'en vangera par la peine que vous aurez à déchifrer mes Sentences Enigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur, & Parmeniſque répondit; il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler, & parler c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous debite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe : voila ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi duſſai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à penetrer dans ſes penſées. Je ſçai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius: mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts que ſi quelqu'un d'entre vous entend plûtôt que moi cette belle phraſe, *Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées, il y en a une autre qui nous ramene enſuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de tems

Là-deſſus il y eût un Mort malicieux, qui dit à Parmeniſque; je ne vous en quitte pas pour l'éclairciſſement de cette phraſe-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien

travailler. On l'a mise dans vôtre bouche ; c'est celle-ci. *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant, mais une Déesse qui se met à l'être, il est bien davantage.* J'aurois bien envie de sçavoir, continua-t il, pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal faite. Est-ce là tant dequoi rire? Il falloit que vous ne fussiez pas si melancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois suffira pour leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des Hommes? C'est qu'ils sont faits pour être ridicules, & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est il essentiel à la Déesse Latone que ses Statuës soient de Marbre, & d'un travail excellent ? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité, & qu'elle se met à être ridicule? Parmenisque promit qu'il songeroit à cette difficulté aussi bien qu'aux autres, & prit congé de l'Assemblée.

Peu de tems aprés il y eut une grosse querelle entre l'Imperatrice Faustine, & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soûtenir, *Que les Hommes exercent leur domination sur les Femmes, même en amour: que quoy que l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toûjours de l'un ou de l'autre costé, & presque toûjours du côsté de l'Amant.* Je voi bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus, ni de mon Histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ay promis *de*

gouverner toûjours à ma fantaisie l'Homme du monde le plus imperieux, pourveû que j'eusse beaucoup d'esprit, assés de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les Femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des Hommes ; elle qui a toûjours fait de son Mari tout ce qu'elle a voulu elle qui a eu tant de pouvoir sur lui qu'elle en avoit honte; elle qui est si imperieuse, que présentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de Maris* ? Est-ce à elle à se plaindre que les Hommes usurpent la domination sur les Femmes ?

Faustine ne demeura point sans replique. Elle se mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la desavoüerent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle si reconnuë pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la necessité qu'il y a que les Femmes soient gouvernées, & se plaindre en même tems de ce qu'elles le sont ; vrais discours d'une tête bien mal reglée. La dispute s'échaufa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confusion étrange entre toutes les Mortes. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par les Hommes ; les autres se loüoient de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laissé conduire par elles. Si l'auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarassé. Il eût falu qu'il eût tâché d'accorder Faustine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle; & cela n'eût pas été trop aisé, ou il eût été reduit à decider en faveur de l'une des deux.

& c'eust été decider contre lui-même. Une si grande affaire ne se fust pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un Jugement regulier ; mais les Morts ennuyez de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chasserent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine, & les envoyerent vuider ailleurs leurs differens.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Seneque & Marot ; & aussi tost Seneque se montrant à tous ces Morts ; Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour sçavoir ce qu'il contient. Puis que moi, qui suis un Philosophe tres-serieux, & si je l'ose dire, assez considerable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien par-dessus moi. Je vous declare que je me tiens dés-à-présent pour vaincu ; je cede tout l'avantage à Marot, je ne suis pas assez temeraire pour le lui disputer. A ces mots il se retira ; mais Marot avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement ; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soûtenu le manque de fortune, l'exil, l'emprisonnement, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Seneque, sur Chrisippe, sur Zenon, & sur tous les Stoïciens ; Ah ! par le Six, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave Homme, il sçait bien trouver le merite des Gens. Je ne connoissois point encore celui qu'il me donne, je n'avois pas fait reflexion que j'avois reçeu tous mes malheurs avec beaucoup de Philosophie.

Je suis aussi surpris que vous de vôtre nouveau Caractere, répondit un Mort de la Cour de François I. On n'eut pas prévû que vous deviez tirer tant de gloire d'un exil & d'un emprisonnement que vous aviez bien meritez par vôtre conduite, & par un certain libertinage qui... Ne parlons point de cela, interrompit brusquement Marot: ne faisons point souvenir les Gens de ce qu'ils ont oublié; car apparemment puis qu'on fait de moi un Heros de Philosophie, on ne sçait plus mon histoire. Voila comme les Jugemens de la Posterité ne sont pas si redoutables qu'on pense. La Posterité est bonne & bien intentionnée., & elle ne cherche qu'à dire du bien des Gens. Morts qui m'avez ressemblé, consolez-vous. Un tems viendra qu'on fera des Dialogues où vous triompherez.

Mais quoi, dit fort serieusement Lucilius, le grand Ami de Seneque, & son Disciple; d'où vient que cet Auteur se déclare toûjours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & lui? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *compter sur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne merite point d'estime.* Et qu'est-ce donc qui en merite? A quoi se fiera-t-on? Surquoi comptera-t-on? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles cessent de l'être, dés qu'elles ne sont que des effets du temperament. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de Vertu, mais il faut s'y porter avec effort, pour être vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualitez qui sont acquises à force de soins; Socrate est donc deshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations

qu'il avoit reçûës de la Nature, & pour n'avoir de sa sagesse qu'à lui-même.

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu serieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes,& qui ne sçavoient pas qu'Artemise fût des leurs. Elles furent charmées *de la Comparaison du grand Oeuvre, & de la Fidelite Conjugale*, mais elles ne laisserent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soûtenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, si la Fidelité Conjugale n'est pas aussi impossible que le Grand Oeuvre, elle a ses difficultez,qui sont presque insurmontables avec de certains Maris de méchante humeur, bourrus & imperieux. Pour moi, j'avouë que je ne me serois pas exposée à toutes les avantures qui ont fait parler de moi, si le mien eût merité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les Maris sont des Gens insuportables. Ils ne se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance ni galanterie;ils courent les Belles par tout où ils peuvent s'en faire écouter ; & voila comment ils gâtent les Femmes qui sont portées naturellement à la sagesse,& qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie, en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent.Toutes les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raisonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuse qu'elle donnoit au dereglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialo-

gue d'Apicius & de Galilée, que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'Auteur cela ne pouvoit manquer, mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit, & qu'on lui fit dire la plûpart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée etoit un excellent Mathématicien, il avoit un genie rare pour la Philosophie. C'est lui qui a, pour ainsi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel, par ses Lunettes, & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il étoit entierement enseveli dans les plaisirs grossiers de la Table, & par conséquent, disoit-on, selon les regles que l'Auteur paroit avoit établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote; Apicius ne vaut guere moins qu'Anacréon; & on a vû qu'Anacreon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les Morts redoublerent leur attention; quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le Sistéme de Platon sur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris? & cette Princesse sans s'embarasser trop, leur répondit que ce n'étoit pas assurement dans les Livres, & qu'il faloit qu'elle eût pris toute cette science sur les lévres de ce Sçavant qu'elle avoit baisé; tant il y a toûjours à profiter, disoit elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus serieusement. Il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire, il se plaignit qu'on eût renversé son caractere, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses

sentimens. Marguerite d'Ecosse parle en Platonicienne, disoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là, dit le Divin Platon ou du moins je me suis bien humanisé.

Là dessus Arqueanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui à cause des Vers qu'il avoit fait sur elle, & qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été Vieille, soûtint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire ; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faisant parler sur l'amour d'une maniere assez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laïssant à la Posterité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philosophe de sa reputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fust puni comme il étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort surprenant, qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air que par tant d'Ouvrages de Philosophie si serieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crust Galant, & qu'on ne le voulust pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philosophie. Il se trouva un Mort qui pour le consoler lui dit, qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractere; que comme sa maniere d'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort envelopée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit où il pretendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que son nom fût oublié depuis longtems, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un personnage, mais sa joye fut bien rabatuë, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoüa qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que les Préjugez, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son tems on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuse, entendit un peu dequoi il étoit question, mais il ne laissa pas d'être surpris, qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de son métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assez grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eut de lui; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux sçû, c'étoit ces deux Arts, & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matiere là, que des Préjugez. Je croi-même, ajoûta t-il, que parce qu'on sait que je ne dois pas être fort habile sur les Préjugez, on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit, *Qu'il faut conserver les Préjugez de la coûtume pour agir comme un autre Homme, & se defaire de ceux de l'esprit pour penser en Homme sage* & je reponds brusquement, *Qu'il vaut mieux les conserver tous.* Je n'entens pas bien ma réponse.

Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conserver tous les Préjugez, tant ceux de l'esprit que ceux de la coûtume ? Mais il est toûjours bon de bannir ceux de l'esprit, puis qu'ils font obstacle à la découverte de toutes les verités. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des Préjugés de l'esprit, que de s'en défaire, & de conserver en même tems ceux de la coûtume; Mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se desist des Préjugez de la coûtume, & qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je croi que si on eût mis en ma place quelque Philosophe, on l'eust fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si prés.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant lors qu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter sa lecture, & de lui apporter le Livre. Il obeït aussi-tôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre) furent extrémement fachez de voir cette lecture finie. Ils se réjoüissoient aux dépens des Morts illustres qui étoient interessez dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraitez; & pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les attaqueroit ni dans les histoires, ni dans le Dictionnaire historique, & qu'ils étoient tout à fait hors de la prise d'un Homme si dangereux. Ainsi durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comedie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leur plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes; qui avoient été le conjurer

qu'il ne souffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient representé, que du moins pour les Anciens, leur reputation étoit faite ; & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions desavantageuses, & que leur gloire qui ne faisoit encore que de naistre, étoit trop foible pour resister à toutes ces plaisanteries. Voila pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne; mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret par les sermens les plus redoutables qui se fassent aux Enfers ; Mais à dire le vrai, tous les sermens des Enfers ne sont pas grand chose ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes ; Ils alloient lui faire la cour avec grand soin pour l'empêcher de parler, & de reveler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point; mais Stentor qui se plaisoit à les tenir tous en crainte gardoit fort exactement le silence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui soûtenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues; mais le secret ne put durer fort long-tems.

Un jour David Riccio eut la hardiesse de soûtenir à Achille qu'ils avoient été tous deux Joüeurs

de Lut, mais avec cette difference, qu'Achille s'étoit amusé à en joüer, tandis qu'il eust été question de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Lut pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin, que les Heros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre sur David Riccio, dont l'insolence leur donnoit en même tems de la surprise, & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoi qu'il ne soit Heros que par la force de ses poûmons. Il se mit à crier d'un ton redoutable, & propre à se faire entendre par tout l'enfer; est ce là le temeraire qui ose se comparer à Achille? Je veux bien qu'il sçache que quoi qu'il aït été Ministre d'Etat, on se souvient toûjours de son origine, & que dans les Nouveaux Dialogues, on lui donne un caractere aussi bas qu'au plus miserable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flaté qu'aprés ses avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne lui fust jamais tombé en pensée, que malgré toutes les Entreprises ambitieuses qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confusion de David Riccio; & la Duchesse de Valentinois qui se trouva là presente, insulta encore à ce Malheureux, en disant qu'elle n'avoit jamais de joye plus sensible que quand elle voyoit rabatre l'orgueil de ces sortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la bassesse de leur naissance, & qu'elle remercieroit volontiers, si elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Duchesse; & remerciez-vous cet Auteur, s'il faisoit rouler toute vôtre gloire sur ce que vous avez été une vieille Coquette ? Que voulez-vous dire, reprit-elle en changeant de visage ? Je veux dire répondit Stentor , que dans les Nouveaux Dialogues vous disputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportés sur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute Grand' Mere que vous êtiez. Je me vante donc de mon âge, dit la Duchesse ? Cela n'est point du tout naturel ; les Femmes ne veulent point d'un merite qui soit fondé sur les années. Vôtre Auteur ne connoit donc pas bien les Femmes ; répondit Stentor , car il vous fait bien fiere de vôtre âge.

Moliere ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclinations galantes, & sur les soins que les Femmes prennent pour tâcher de déguiser leurs années. Il traita cette matiere si agreablement , que Stentor tout surpris de l'entendre, lui dit, mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenez de certains discours de Philosophie qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des discours de Philosophie, s'écria Moliere? On se moque. Mon caractere est-il si peu connu ? qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent? Je ne sçai, répondit Stentor, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer

le secret, & ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui qui est le Pere des Tourbillons & de la Matiere subtile il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague, sceut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez le pruderie dont elle se piquoit, & qu'elle lui faisoit une certaine comparaison des Femmes & des Rivieres qui donnoit à entendre qu'elle eust voulu voir autant de Païs que le Danube. Il n'y eut que Montézune qui fut content. Quand ce Roi de Mexique eut sçeu combien on le suposoit habile dans l'Histoire Grecque & Romaine, il en conceut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucidide & Tite Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers; ceux dont Stentor avoit lû les Dialogues, s'aviserent à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi; & la foule fut aussi grande chez Pluton qu'elle l'avoit été la premiere fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit, & quand il les eut reçûes toutes, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.

A PLUTON, REQUESTE DES MORTS DESINTERESSEZ.

ROi *des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échapez à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugez propres pour ses desseins; mais nous ne laissons pas de nous interesser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez nous, de vous les marquer, & vous en demander justice.*

Les belles sont de tout Païs, & les Rois mêmes ni les Conquerans n'en sont pas.

Est-ce que les Belles sont reconnuës par tout pour belles, & que les Rois, ni les Conquérãs ne sont pas reconnus par tout pour Rois ou pour Conquerans? Mais qu'une Belle Chinoise viẽne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux, & son nez large. Elle s'appercevra bien que les Belles ne sont pas de tout Païs. Un Conquerant Chinois qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit

assurement bien mieux reconnoître pour un Conquerant, si la fortune le favorisoit: & Alexandre lui même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens. Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec sçavoit defaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eût pas sçeu si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont differens dans les Nations, mais dãs toute les Nations on cede au plus fort. Ainsi les Conquerans sont de tout Païs, & les Belles n'en sont pas.

Les vrayes loüanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenõs que les loüanges qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis mêmes sont, de vraies loüanges, mais ce sont de vraïes louanges aussi, que celles qui sont données par des Gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui loüẽt ne le fassent qu'à regret. Titus que l'on avoit nõmé les délices du Genre Humain, devoit-il dõc n'être point flaté de cette loüãge, parce que ses Sujets n'avoiẽt point eu de repugnãce à convenir qu'il la meritât, & Atila étoit-il mieux loué par ceux qui en l'apellant le Fleau de la colere Celeste, etoiẽt bien fâchez d'être reduits à le reconoître pour un grand Hõme de Guerre.

La Nature agit toûjours avec beaucoup de régle, mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

C'est avec cette Sentence que Socrate prend congé de Montagne, mais Montagne ne devroit-il point l'arrêter pour lui en demãder l'explicatiõ? La Nature agit toûjours avec beaucoup de regle. *C'est à dire dans le tems de Socrate, & par raport à ce qui precede, que la Nature distribuë*

également dans tous les siecles, cette douzaine d'Hommes raisonnables qu'elle à répandre par toute la Terre; Mais nous ne jugeons pas comme la Nature agit, *cela veut donc dire que nous ne jugeons pas également; que nous n'imitons pas dans nos jugemens cette égalité avec laquelle la Nature donne autant d'Hommes raisonnables à un siecle qu'à un autre. Mais qu'est-ce que juger également? Qu'est-ce qu'imiter dans ses jugemens l'égalité que la Nature observe dans cette distribution? Tout cela est sauvé en apparence par le mot de regle qui est équivoque, & dont l'oreille se contente, mais l'esprit ne s'en contente pas, & du moment que cette expression est developée, on s'aperçoit qu'on ne l'entend pas.*

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere, elle est inquiéte, pleine de projets chimeriques, elle va au-delà de ses souhaits, dés qu'ils sont acomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualitez que l'Auteur prétend distinguer l'Ambition d'avec l'amour? il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eut aisément passé pour un Ouvrage de l'imagination du tems que nous étions Vivans, car il étoit inquiet, & plein de projets chimeriques, & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons pourtant qu'il n'a pas encore tout à fait changé de Nature. L'Auteur oppose l'Amour à l'ambition, & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou ; D'une maniere fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe, pourvû que nous ne retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des reflexions si judicieuses, que j'en perdis le jugement.

Les Frenétiques sont si fous, que les plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les Frenétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est point être fou, que d'apeller fous ceux qui le sont.

Voila, Roi des Enfers, les endroits les plus considerables dont nous avons crû être obligez de nous plaindre par le seul interêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dialogues nous n'avons point été de leurs avis. Les Critiques qui se font aux Enfers, doivent estre plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots & de plus, comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement, il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées, puis que c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos decisions avec impatience. Faites voir grand Roi, que vous estes l'Appollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrene.

Pluton répondit à cette Requeste de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué ; & sur les plaintes des autres Morts voicy des Reglemens qu'il fit de l'avis d'Eaque, & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Herostrate, il seroit rétably dans sa mauvaise reputation.

II.

Que des Amans fidelles ne passeroient point pour être aussi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son Avanture.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la recidive.

IV.

Que Marot reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philosophie, ny Descartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montezume ne sçauroit à fonds que l'Histoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point davantage de la dangereuse Chimie de Raimond Lulle.

XI.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gigez auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à Faustine.

X I.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

X I I.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

X I I I.

Que Juliette de Gonzagues suprimeroit ses Comparaisons, ou avoueroit qu'elle ne se fût point accommodée du Serrail.

X I V.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat, & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un joüeur de Lut.

X V.

Qu'on laveroit Theocrite de Chio dans le Fleuve de Lethé, pour lui faire perdre la memoire de ses mauvaises Pointes, & que l'on donneroit un an à Parmenisque pour s'expliquer aussi bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiez par tout l'Enfer, avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiste; par de Nouveaux Dialogues, qui meritassent d'être critiquez.

TITRES ET SUJETS

Des Dialogues contenus dans ce Volume.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

§ ij

Dialogues des Morts Anciens avec des Modernes.

Dialogues des Morts Modernes.

TABLE.

Titres & Sujets des Dialogues contenus dans ce second Volume.

MORTS ANCIENS.

I.

Morts Anciens avec des Modernes.

TABLE.

TABLE.

FIN.